

## XII

## Au couvent de Dousko

Du 23 au 26 juillet 1858.

De Trikkala je ne poursuivrai pas ma route tout droit vers l'Ouest, malgré l'avantage d'atteindre plus vite Kalabaka et les célèbres couvents des Météores. En cette saison, il vaut mieux, au prix d'un détour, chercher l'air des régions alpestres et gagner la haute montagne. J'ai pris le parti d'obliquer vers le Sud-Ouest et d'aborder, sans plus tarder, la chaîne du Pinde, qui m'invite et m'appelle en quelque sorte par la vue chaque jour plus rapprochée de la magnifique ouverture de *Portæs*. A l'entrée même du défilé, sur les premières pentes, je vais trouver le grand monastère de Dousko, dont le titre officiel est *Haghios-Sôter Megalôn-Pylôn*, c'est-à-dire *St-Sauveur des Grandes Portes*. Le nom est moins connu que celui des Météores; mais les mentions que j'ai rencontrées à plusieurs reprises dans le *Codex* métropolitain de Larissa me font espérer une bonne moisson de chrysobulles et de documents byzantins.

Notre route traverse une jolie campagne, plantée de bois d'ormes avec mélange de chênes, de coudriers, de platanes, sur les bords du *Portaïko*, le torrent de *Portæs*.

Le soir, nous prenons gîte au village de *Varbopi*, chez un bey campagnard, ami de Soliman. Il traite mon gîte avec une certaine déférence et lui donne le titre d'*agha*. Moi-même, depuis lors, je ne l'appelle plus que *Soliman-agha*, plus

familièrement *Limanagha*. Pendant la nuit, orage terrible, coups de tonnerre renvoyés du Pinde à l'Olympe.

Le village de Dousko (régulièrement *Doussikon*), où nous arrivons le matin de très bonne heure, n'est en réalité qu'un *métokhi*, c'est-à-dire un domaine de culture dépendant du couvent de St-Sauveur, qui en a tiré le surnom sous lequel on le désigne couramment; mais les bâtiments du monastère sont encore à une assez grande distance et ne se voient même pas de là.

On nous annonce la présence de l'higoumène, et je m'empresse de lui faire visite. J'ai déjà remarqué bien des fois le goût très vif des higoumènes pour ces résidences agricoles, où ils se trouvent plus libres et dont l'administration leur agréé davantage que leurs fonctions monastiques. Celui de Dousko paraît un homme actif, avec une nuance d'ironie dans la parole. Il a près de lui un secrétaire laïque, ancien consul de Turquie dans l'île grecque d'Hydra; il l'emploie à traduire en grec les firmans turcs du monastère. J'aurais pu profiter de l'occasion pour aborder la question des bulles et des chartes byzantines; mais je me garde bien de lever le lièvre trop tôt, connaissant l'esprit soupçonneux de ces braves gens. Je préfère parler du couvent, de ses peintures et témoigner mon grand désir de les voir. Cela me vaut un sermon de l'higoumène sur la peinture byzantine: « Les anciennes images faisaient des miracles, conclut-il, parce qu'elles étaient peintes avec foi! »

L'observation me remet en mémoire un pauvre peintre que j'avais rencontré, trois ans auparavant, dans un petit couvent des montagnes de la Macédoine, occupé à refaire la décoration d'une église; comme il avait entendu parler d'un certain Raphaël, dont la coloration était très vivante, il dépensait un peu plus de carmin dans ses figures; mais l'higoumène, en passant par là, ne manquait jamais de lui crier qu'il remît de l'ocre.

Politesses et poignées de mains: décidément on ne nous

accompagnera pas au monastère, et je ne le regrette pas.

Moins d'une heure plus tard le couvent de St-Sauveur est en vue et développe son long rectangle sur le revers boisé du Kojak au milieu d'une riche végétation forestière, tilleuls sur les pentes, sapins vers les sommets. Les lignes de ce rectangle n'ont d'ailleurs rien de géométrique : elles sont gondolées à plaisir, sans aucun souci du parallélisme ni de l'horizontalité, et font notamment vers le nord un fort plongeon, en épousant les ondulations du terrain montagneux. La coupole de l'église domine l'ensemble, flanquée d'un haut cyprès et surmontée d'une tige métallique à trois branches, formant fleuron, symbole probable de la Trinité, tel le profil héraldique de notre fleur de lys. Un certain nombre de pavillons, dont plusieurs rajoutés au plan primitif, font saillie çà et là sur les façades comme autant de tours, dépassant en outre de leurs toitures à quatre pentes l'interminable bande rouge des autres toits. Ce que l'on peut entrevoir, par places, des galeries intérieures, avec leurs rampes, leurs escaliers, leurs innombrables piliers en bois, n'offre pas un désordre moins pittoresque.

Dans le voisinage des Météores et de leurs couvents aériens, un monastère qui se respecte ne pouvait pas avoir un accès facile et son entrée de plain-pied. Les moines de Dousko se sont efforcés de posséder aussi leur corde suspendue et, comme second moyen d'ascension, leur échelle articulée. L'escarpement leur manquait, mais ils l'ont remplacé par une épaisse muraille massive et nue, sans autre ouverture que deux ou trois meurtrières, véritable mur de forteresse, qui rend inaccessible tout le rez-de-chaussée. Les fenêtres n'apparaissent qu'à l'étage supérieur, au-dessous des toits. Vers le centre de cet étage, une large baie à balcon saillant abrite la manivelle, avec les poulies et la corde pendante, dont le crochet en fer attend le filet destiné au visiteur. Une autre baie plus étroite reçoit la dernière articulation de l'escalier de bois qui se remonte à volonté.

Toutefois, l'une et l'autre opération sont assez laborieuses et l'on ne tient pas à y revenir tous les jours. Il y a aussi quelque part une poterne secrète, par laquelle on me fait passer, et, sans trop savoir comment, je me trouve dans la place.

Le père qui me reçoit et me fait les honneurs du monastère, en l'absence de l'higoumène, se nomme Pappa-Hadji-Ghérasimos, un excellent homme dont la rondeur et la complaisance me donnent le meilleur espoir pour les chrysobulles. Son obligeance se traduit à tout instant par cette formule, qui émaille ses réponses : « *Afto-pou-lès*, Ce que tu dis. »

On me conduit dans une chambre claire et spacieuse, une *oda*, comme ils disent en se servant du mot turc. Elle occupe un de ces pavillons saillants, dont j'ai parlé, et donne en surplomb sur la forêt. A travers les interstices du plancher j'aperçois au-dessous de moi les têtes des tilleuls en fleurs ; leur parfum montant par le même chemin, la chambre en est toute embaumée. Il y a un gradin surélevé où je puis étendre le tapis et la couverture qui forment mon lit de voyage. C'est une installation à souhait, qui va me permettre de me reposer pendant quelques jours, tout en faisant travailler ma plume.

Le repas du milieu du jour a lieu chez moi ; Pappa-Ghérasimos y prend part avec un autre dignitaire du couvent, le *pneumatikos* ou père-confesseur. Le menu est confortable ; il n'y manque ni le vin ni le *glyko* (plat sucré). Aucun motif de m'approprier le dicton du pays : « Tu es allé au monastère, « et tu n'as pas mangé de glyko ; tu n'as rien fait du tout ! » C'est le moment d'aborder la question des bulles d'or. Ma diplomatie est des plus simples : elle consiste à émettre l'opinion que Dousko ne doit pas être un monastère fondé par les anciens empereurs, un monastère royal, mais un monastère patriarcal, établi par quelque patriarche. Pappa-Ghérasimos n'acquiesce pas cette fois par son ordinaire : « Ce que tu dis ». Il s'exclame, il proteste : « Nous avons toute une

caisse remplie de chrysobulles; je vais te les montrer dans la bibliothèque... »

La bibliothèque est une vaste salle sombre et humide, comprise entre les murs épais du rez-de-chaussée. Au-dessus de la porte, une inscription protectrice dit que, beaucoup de volumes ayant déjà été dérobés, quiconque emportera un livre hors du monastère sera de ce fait excommunié et voué aux imprécations des 318 pères du Concile de Nicée. A l'intérieur, tout contre les gradins branlants qui portent les livres, il y a tout un stock de grands barils contenant la provision de poisson salé et de *soupiæ*s (sèches) pour les périodes de carême; c'est un magasin, un grand cellier autant qu'une bibliothèque.

Mais voici le coffre aux chrysobulles; naturellement il m'est impossible de les examiner sur place, si je veux me convaincre de leur valeur. J'en choisis un certain nombre, et il est convenu qu'ils me seront portés dans ma chambre, afin que j'en prenne connaissance tout à loisir.

Après une promenade dans les galeries qui me permet de constater le petit nombre des moines, doublés de quelques moinillons pour le service, je rentre donner un premier coup d'œil à mes documents.

Beaucoup de pièces méritent d'être copiées; c'est pour moi un travail, non de deux ou trois heures, mais de deux ou trois jours. Sans doute, on ne s'effarouche pas que je les examine; mais si l'on me voit prendre la plume, il n'en sera peut-être plus de même; dans ces esprits absolument étrangers aux choses de l'érudition, cela peut éveiller je ne sais quelles suppositions invraisemblables, par exemple la crainte que ces copies ne soient ensuite retournées contre les droits du couvent. Lorsque nous faisons des fouilles, ne sommes-nous pas accusés de chercher des trésors enfermés dans des coffres de marbre ou de creuser des parallèles pour une invasion prochaine du pays? La prudence continue à être nécessaire. Pendant que les pères sont auprès de moi, je

replace négligemment le dossier byzantin sur la planche haute où il était remisé, comme si j'avais encore à le consulter, mais sans aucune hâte.

Le lendemain dès l'aube, je commence ma copie en grande vitesse. J'ai devant moi au moins trois bonnes heures de solitude, sans compter que ma porte est fermée au verrou et que le verrou est poussé.

*Lettre patriarcale  
en faveur du monastère de St-Sauveur  
1393 ap. J.-C.  
(sur papier)*

J'avais peut-être raison sans le savoir: le couvent de St-Sauveur ne possède pas de bulles royales. A son nom je ne trouve qu'une lettre émanant du patriarche Antonios, en l'année 1393. St-Sauveur des Grandes-Portes y est bien qualifié de « Monastère royal et patriarcal »; mais le double titre en lui-même présente quelque chose de contradictoire; il aurait besoin d'être appuyé par des pièces plus directes.

Cette lettre se qualifie elle-même de *sigilliôdes gramma*, ce qui lui donne la valeur d'un acte portant le sceau du patriarcat (*siggillion*, du latin *sigillum*).

Le texte ne contient d'ailleurs rien de particulièrement intéressant. Il s'agit, comme à l'ordinaire, de la confirmation des propriétés appartenant au couvent de St-Sauveur et de la restitution des biens qui ont pu lui être enlevés. Le mélange des races dans le pays, à cette date très avancée du quatorzième siècle, par suite des immigrations et des guerres, est attesté par la menace édictée contre tout détenteur impénitent, « qu'il soit romain, serbe ou albanais ou tout autre, petit ou grand: il sera frappé de l'excommunication indissoluble ». La répression s'adressant ouvertement même aux Serbes, alors envahisseurs tout récents de la Thessalie, est surtout significative. L'autorité du patriarche garantit aussi

les moines contre les contributions fortuites qui pourraient leur être demandées par le métropolitain de Larissa et contre l'invasion des ecclésiastiques non invités le jour de la fête du couvent.

Pas de signature; le sceau, je suppose, en tenait lieu.

A côté de cette lettre qui seule le concerne, le monastère de Dousko a bien recueilli deux documents historiques plus importants, dont une bulle d'or; mais ils proviennent d'un couvent voisin, ruiné depuis la dernière guerre, connu aussi sous le même surnom des Grandes-Portes, la *Panaghia Mègalôn Pylôn* (communément *Porta-Panaghia*). Est-ce une confusion que Dousko laisse volontiers s'établir entre les deux noms? Je ne le sais, mais de toute manière j'éviterai de triompher bruyamment de mes doutes auprès du père Ghérasimos.

C'est lui justement qui vient me chercher, avant le dîner de midi, pour faire la visite de l'église. Avant d'y pénétrer nous nous arrêtons un instant pour examiner la coupole. Grande est ma surprise d'y apercevoir un enroulement de caractères turcs, que mon guide dit être le chiffre ou *toughra* du sultan Sélim. Du côté opposé, je lis, en lettres grecques, l'indication de l'année du monde 7066 (correspondant à 1558 ap. J.-C.). Puis, la porte à peine franchie, c'est une grande inscription peinte, beaucoup plus détaillée, que je traduis ici en m'efforçant de reproduire la phraséologie byzantine :

« Ce très auguste et divin temple de notre Seigneur Dieu  
« et Sauveur Jésus-Christ, dit des Grandes-Portes, a été élevé  
« précédemment dans une autre forme, par notre père, qui  
« est parmi les Saints, Bessarion, archevêque de Larissa, et  
« par son frère Ignatios, évêque de Capoue et de Phanari;  
« puis, plus tard il a été élevé avec ses fondations et décoré  
« de peintures, dans cette forme magnifique qui se voit  
« aujourd'hui, par Kyr Néophytos leur neveu, régissant le  
« même siège de la très sainte métropole de Larissa, et par

« les évêques très aimés de Dieu, placés au-dessous de lui,  
« Lucas de Litzza, Joseph de Démétriade et Martyrios de Pha-  
« nari en 7053, indiction 3, le 30 du mois d'octobre. »

Cela correspond à l'année 1545 ap. J.-C. Nous sommes bien loin de la date de 1393, donnée par la lettre du patriarche Antonios. Ces indications positives nous conduisent en plein régime turc, sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), connu par sa tolérance relative envers ses sujets chrétiens. Puis nous passons au règne de son fils Selim II (1566-1574), dont l'église de St-Sauveur, récemment construite, n'aura sans doute obtenu la confirmation qu'en arborant les insignes du nouveau sultan. Le régime turc est maintenant accepté, et les firmans remplacent les chrysbulles des « très pieux empereurs ».

Dans l'église, la décoration des peintures ne remonte en somme qu'au milieu du seizième siècle : elle est d'un bel effet et conserve par endroits une grande intensité de coloration. Parmi les sujets représentés une curieuse composition symbolique figure l'adoration de Dieu par les éléments de la nature et par tous les êtres de la Création. Dans le trésor (*skévophylakion*), riche en objets précieux, au nombre desquels un superbe trône sacerdotal incrusté de nacre, les moines estiment surtout et vénèrent les coffrets qui renferment les reliques de saint Bessarion, fondateur de leur couvent; ils possèdent aussi sa robe et ses trois testaments.

Le dîner a lieu, comme hier, dans mon *oda*. Après le dernier service, la conversation des bons pères devient languissante; ils se lèvent l'un après l'autre et s'en vont bientôt d'un pas alourdi. J'avoue que je comptais un peu sur cette heure de la sieste, le moment où la politesse orientale commande de se retirer, et pour les autres et pour soi-même. Quant à moi, je me réjouis de n'avoir jamais pu prendre cette habitude; c'est un nouveau laps de temps assuré à mon travail de copie. Durant plus d'une bonne heure, ma plume est seule éveillée dans tout le monastère endormi.

Ma dernière journée au couvent de Dousko. Elle est partagée entre l'achèvement de mon travail d'écriture et une seconde visite, encore trop rapide, à la bibliothèque sous la conduite de Pappa-Ghérasimos. Il m'apporte lui-même les manuscrits qu'il croit les plus beaux ou ceux que je lui désigne et se plaît à les feuilleter devant moi. Je note un saint Basile, un saint Jean Chrysostome, un autre volume avec le nom d'Andréas Salos, une sorte de recueil du moyen-âge qui réunit des écrits très différents, tels que : *Histoire du Mont Athos* — *Dispute entre les oiseaux* (avec figures) — *Prophéties des philosophes*.

Mon attention se porte tout particulièrement sur un très petit volume, compact, presque cubique, contenant les quatre évangiles (*tétraévangélon*) : il est écrit d'un bout à l'autre d'une même écriture très régulière sur un parchemin léger; au bas de la dernière page, les quatre lettres grecques du mot *amen* sont disposées en croix, et en travers de cette croix on a tracé avec le cinabre ou vermillon impérial l'inscription suivante :

*Constantinos ho  
Porphyrogénétos*

Ne faut-il voir là qu'une marque de possession, une sorte d'*ex-libris*? Ou peut-on supposer que Constantin Porphyrogénète, élevé dans le Palais, aurait lui-même exécuté de sa main cet élégant manuscrit, à la fois comme œuvre de piété et comme travail de calligraphie? Une proposition d'acquisition me vient sur les lèvres; mais je ne sais quelle timidité me retient vis-à-vis du brave Pappa-Ghérasimos, sans oublier les malédictions des 318 Pères du Concile de Nicée.

En passant, je visite aussi l'ancien réfectoire du couvent, jadis centre de la vie cénobitique, aujourd'hui bien abandonnée.

Au dîner de ce jour, la conversation de Pappa-Ghérasimos est toute à la politique. Il me raconte, comme de l'histoire,

sur la récente guerre de Crimée, quelques légendes fraîchement écloses, que j'enregistre à titre de curiosité. Le Pape aurait écrit à la France et à l'Angleterre : « Ne frappez pas la Croix »; il serait venu dire la messe au mont Athos, en présence de l'empereur Napoléon III, et il y aurait fait des martyrs (?). Enfin le tzar Nicolas aurait dit : « Si les Églises « ne s'unissent pas, il n'y aura pas de progrès. » Cela trahit au moins les préoccupations persistantes de tout le monde monastique.

Comme je dois, demain matin, en quittant le monastère de Saint-Sauveur, commencer ma journée par visiter les ruines de Porta-Panaghia, il me paraît utile de dire aussi quelques mots de ce que j'ai recueilli dans les documents qui concernent cet autre couvent des Grandes-Portes.

D'abord la date de l'église est donnée par une copie de l'inscription originale, qu'un moine a eu l'heureuse idée de transcrire sur un évangile manuscrit, au revers de la couverture. Je ne l'aurais jamais cherchée là sans l'obligeante indication de Pappa-Ghérasimos. En voici la traduction :

« Ce très vénérable et divin temple de notre plus-que-  
« sainte-Dame, mère de Dieu et toujours-vierge, Marie, a  
« été élevé avec ses fondements, par le concours et la dépense  
« du Félicissime et Sébastocrator Comnène Jean Ange le  
« Ducas, en l'année 6791 (répondant à 1283 après la nais-  
« sance de Jésus-Christ), onzième indiction. »

Je traduis d'aussi près que possible les titres et les noms du fondateur, pour tâcher d'établir l'identité historique de ce haut personnage. Le titre byzantin de *Sébastocrator* répondait, comme on sait, à celui d'*Auguste* et venait le troisième dans la hiérarchie impériale, immédiatement après le titre de *Despote*. Quant à l'épithète de *Panautykhes-tatos*, c'est-à-dire « toujours heureux » (surtout séparée ainsi par la conjonction *et*), j'y vois également une indication hiérarchique, et je l'ai traduit par *Félicissime* comme on disait *Clarissime*; il exprimait la constante réussite dans

les entreprises, en particulier dans les entreprises militaires, et prenait de là une valeur de bon augure.

Il faut très certainement reconnaître ici un chef appartenant à cette famille des L'Ange-Ducas, qui a créé, contre les empereurs latins, le Despotat d'Épire et de Thessalie et qui a maintenu ces deux provinces, tantôt réunies, tantôt séparées, dans une autonomie absolue. Or il y a justement de cette branche un Jean le Sébastocrator, défenseur obstiné de la région thessalienne, même contre la nouvelle dynastie des Paléologues, après la reprise de Constantinople par les Empereurs grecs. Cette irréductible hostilité contre l'intervention impériale est sans doute la raison qui a fait attribuer officiellement à Jean l'Ange-Ducas le titre moins élevé de Sébastocrator, bien que ce prince fût en réalité, aux yeux des populations thessaliennes, leur despote national.

Il est à noter, d'autre part, que l'année 1283 est aussi la date de sa mort. La fondation du monastère serait donc une œuvre pieuse de la fin de sa vie, peut-être même d'après une clause de son testament. D'autres documents que ceux de Porta-Panaghia nous permettent d'ailleurs de revenir plus loin sur ce personnage et sur son action dans le pays.

Je n'ai trouvé aucun chrysobulle de l'empereur Andronic l'Ancien en faveur de la Panaghia-Mégalôn-Pylôn; mais il y en a un de son petit-fils Andronic-le-Jeune, où ce prince se réfère à un chrysobulle antérieur de « son illustre et bien heureux et saint grand-père ». Disons en passant que les épithètes sont commandées uniquement par le style protocolaire de la chancellerie byzantine : car les relations entre les deux Andronic ont plutôt manqué de filiale déférence : le petit-fils, associé de mauvaise grâce à l'empire par son grand-père, après des luttes incessantes, l'en écarta trois ans plus tard et le réduisit à prendre l'habit monastique.

*Chrysobulle d'Andronic-le-Jeune  
En faveur du monastère de Porta-Panaghia  
1336 après J.-C.  
(sur parchemin)*

Cette bulle d'Andronic-le-Jeune, datée de 1336 et signée, comme toutes les bulles impériales, avec le pinceau chargé de vermillon (couleur désignée par les Byzantins sous le nom de *kinnabari*), contient la longue énumération des biens appartenant au monastère. Le principal intérêt qu'elle présente est de lui confirmer le titre de monastère royal.

Signé au vermillon

ANDRONIC, dans le Christ  
*qui est Dieu fidèle roi et empereur des  
Romains, le Paléologue*

Le document le plus précieux pour l'histoire politique et religieuse de la contrée n'est pas d'ailleurs un chrysobulle, mais un jugement synodal (*synodikon kritikôon gramma*), c'est-à-dire un arrêt rendu à la suite d'un synode au concile provincial, en l'année 1382, pour la restitution ou la confirmation des biens du monastère.

*Jugement synodal  
En faveur du monastère de Porta-Panaghia  
1382 après J.-C.  
(sur papier)*

L'assemblée réunie au couvent de Zavlantia, près Trikkala, a été convoquée par l'autorité supérieure de la région. Cette autorité était alors représentée, suivant les termes mêmes du Jugement, par « le très divin couple des Césars, Alexis l'Ange » et son auguste épouse Marie, appelés, par la providence de « Dieu et par la grâce de nos puissants, saints et pieux seigneurs et rois, à tenir magistralement le gouvernail de la

« barque de Vlakhie ». Je conserve à dessein, comme un signe du temps, ce langage hyperbolique; mais il est loin de nous renseigner, autant qu'il le faudrait, sur l'identité des deux personnages. La Vlakhie, nous le savons par d'autres exemples, n'était autre chose que la partie nord-ouest de la Thessalie, ainsi dénommée à cause des Valaques nomades, de race roumaine, qui en occupaient, comme aujourd'hui, la région montagneuse.

La présidence du Synode paraît avoir appartenu au métropolitain, dont les titres nous ramènent à la géographie antique: « Nilos, par la miséricorde de Dieu, archevêque de Larissa, plus qu'honorable, exarque de la deuxième Thessalie et de toute la Hellade ».

Le personnage qui mérite plus que tous les autres d'attirer la curiosité des historiens est celui qui, placé en tête dans l'énumération des principaux membres du Concile, est appelé: « Le très saint roi, le plus-que-vénérable entre les moines, Joasaph », tandis qu'il signe à la fin de l'acte: « Jean Ourésis Paléologue, dont le nom, sous l'habit divin et angélique, est Joasaph, moine ». Là, dans la liste des signatures, s'il ne vient que le deuxième, c'est que nécessairement la première place y appartient à l'archevêque de Larissa, comme président du Synode; mais tous les autres ecclésiastiques, évêques ou higoumènes, passent après ce Joasaph. Quant à César et à ses officiers, la hiérarchie byzantine les place à la suite des personnages religieux.

J'anticipe un peu sur mes recherches aux Météores pour faire connaître avec plus de précision la personnalité de ce roi-moine. C'était le propre fils du roi serbe Syméon Ourésis, dont nous avons déjà rencontré le nom à Trikkala, dans une inscription portant aussi la mention d'un Nilos, archevêque de Larissa (le même évidemment que le président du Synode). Joasaph, entré par vocation sans doute dans la vie monastique, fut un des religieux qui montèrent, avec le fondateur des premiers ermitages, sur la roche dite du Météore.

On peut s'étonner de voir cet ermite, ce stylite, appartenant au groupe d'ascètes qui formaient ce que l'on appelait la *skétis* ou thébaïde de Stagi, descendre de son rocher, venir prendre part à une grande assemblée où il reçoit les honneurs de la priorité, même avant son chef direct, le prêtre-moine Néophytos, Premier de la thébaïde. Il y retrouve surtout le titre de roi et, avec le nom de son père Ourésis, l'occasion de relever les prétentions plus ou moins fondées de sa famille à la succession des Paléologues.

Il faut savoir que le roi Syméon Ourésis, en 1382, est mort déjà depuis plusieurs années. Aucun successeur ne lui est venu de Serbie, où l'on est trop sérieusement occupé par la menace des Turcs, déjà maîtres d'Andrinople depuis 1360 et très hostiles au regain de puissance militaire que la substitution d'un Empire serbe pourrait apporter à l'Empire byzantin. Dans ces conditions la province de Vlakhie nous apparaît déjà comme un lambeau presque détaché de l'Empire, et il semble peu probable que Constantinople y conserve aucune autorité réelle. Il est vraisemblable, au contraire, que cette singulière figure du roi-moine Joasaph, sous la robe de stylite qui en fait presque un saint, y joue un rôle quasi royal.

Pour le détenteur des pouvoirs officiels, le César Alexis l'Ange, quelles que soient sa nationalité réelle et sa descendance, tout permet de supposer en lui un agent de la dynastie serbe dont Joasaph est, en Thessalie, le membre agissant et présent. On voit combien curieuse est la scène d'histoire évoquée par ce document et quelle vivante réalité y ajoutent les signatures authentiques de tous les personnages.

*Dix signatures à l'encre noire;  
celle du César à la couleur bleue:*

LE CÉSAR

D'un autre côté, on s'explique difficilement, dans la marche et dans les actes du Synode, l'effacement absolu du

monastère de Saint-Sauveur, auquel il n'est fait aucune allusion. Plusieurs higoumènes siègent pourtant parmi les juges; celui du couvent de Leukosada, en particulier, est venu avec son clergé au grand complet. Même les archontes de la ville de Phanari et un grand nombre d'habitants de cette place, comme aussi des places voisines, sont présents à la réunion: c'est comme un événement pour toute la contrée. Toutefois, de Saint-Sauveur et de son higoumène, il n'est pas question; c'est comme s'ils n'existaient pas. On est amené à en conclure que les deux couvents voisins et comme jumeaux se parant tous les deux également du nom des Grandes-Portes, vivaient plutôt dans un état de rivalité que de parfaite harmonie.

Par la réunion du Synode, on voit que le monastère de Porta-Panaghia s'appuie ouvertement sur le gouvernement provincial que dominant encore les influences serbes. Du reste Saint-Sauveur ne s'en abstient pas non plus: car nous trouvons, dans la liste de ses propriétés, une succursale, un petit couvent (monèdrion), fondé par le César Alexis l'Ange. Si, onze ans après le Synode, le même monastère va chercher protection auprès du patriarche de Constantinople, c'est qu'un grave événement militaire et politique a changé la face des choses. Il y a déjà quatre ans qu'a été livrée la célèbre bataille de Kossovo (1389), où l'héroïsme des Serbes et de leur chef Lazare n'a pas réussi à défendre contre les Turcs le territoire même de la Serbie.

## XIII

Porta-Panaghia  
et le Défilé de Portæ

Du 27 au 31 juillet 1858.

Après mon départ de Dousko, la première visite est indiquée aux ruines de Porta-Panaghia, dont la situation dans le défilé même méritait seule, en réalité, le surnom de Monastère des Grandes-Portes. Il ne reste debout que des parties de l'église, qui a été brûlée à trois reprises différentes, la dernière fois, nous dit-on, en 1855, lors du soulèvement de l'*andarsia*, dans les engagements autour de Kalabaka, entre les troupes noires égyptiennes, alliées aux Turcs, et les troupes grecques d'Hadji-Pétros. Si dégradés que soient aujourd'hui ces pans de murs, ils attestent l'importance de l'édifice; un certain nombre de peintures s'y conservent encore, la plupart à ciel ouvert.

A l'entrée de l'abside, la barrière de l'*iconostase* sépare toujours de la nef le sanctuaire proprement dit, le *templon*. Comme cette barrière est en marbre blanc, cela permet d'apprécier l'art ingénieux avec lequel on l'a décorée. Les saintes images n'y sont plus; mais les montants qui les retenaient forment autant de fines colonnettes, dont chacune imite un faisceau de quatre cordes, noué en deux endroits par de gros nœuds. Le même motif de décoration s'étendait aux deux absidioles latérales; il devait en résulter un ensemble fort élégant. On n'est guère habitué à rencontrer une pareille

recherche dans cette architecture, surtout vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où une inscription de Dousko nous a placé la fondation de la Panaghia-Mégalôn-Pylôn.

L'une des peintures de l'église m'étonne et m'arrête par l'intensité de mouvement et d'expression que l'artiste s'est efforcé d'y mettre, qualités rares aussi chez les byzantins. Le sujet représente, en figures de grandeur presque naturelle, la *Descente du Christ aux Limbes*, pour en retirer tout d'abord Adam et Ève, les deux ancêtres de l'humanité, Adam en longue robe avec une longue barbe blanche, Ève, vêtue un peu comme une vieille religieuse. Tous les deux paraissent écrasés par la crainte, par le remords, autant que par le poids des siècles. Ils sont aplatis contre terre; mais le Sauveur les a saisis l'un et l'autre par un poignet et les enlève à force de bras vers le ciel. L'envolée de son manteau marque l'élan irrésistible de son ascension. Cela est d'une naïveté de conception que la maladresse du dessin et la raideur des contours rendent encore plus sensible; je n'en serais pas moins tenté d'y reconnaître l'influence indirecte d'un modèle italien. Remarqué aussi, à la voûte de la coupole, découronnée de sa toiture, un concert d'anges, disposés en cercle autour de la Panaghia.

La maçonnerie extérieure encastre diverses pierres antiques, dont une liste d'affranchissements devenue à peu près illisible. Plus intéressants sont quelques fûts de colonnes doriques de très bon style grec, avec une base de pilastre, conservés dans une petite église voisine de la grande. Il était naturel qu'une position importante comme le défilé de Portoes eût déjà été consacrée par les Anciens à une de leurs divinités.

Par une chaleur ardente, nous passons le défilé des Grandes-Portes et nous entrons dans la région montagneuse du Pinde appelée *Porta-Koli*. Au-dessus de nous, les sommets du Kojakas, entassés l'un sur l'autre, sont voilés de lumière. De l'autre côté, se dresse, comme une pyramide, la mon-

tagne anguleuse et boisée, nommée *Tchouka*. On prétend qu'il y a sur cette cime ardue des pierres grandes comme des coffres, « *iça mé sindoukia* » : cette idée de coffres n'indique pas seulement la dimension et la forme régulière des blocs helléniques; elle cache aussi le soupçon que ce sont de véritables caisses de pierre, pouvant contenir des trésors.

A l'entrée des gorges nous voyons s'arrondir le pont de Porta, dont la voûte unique, hardiment jetée d'une rive à l'autre, est si mince au sommet qu'il semble que le poids d'un homme suffirait pour la faire s'écrouler. La route est une mauvaise chaussée turque (*kaldérim*), circulant au milieu des quartiers de roches, au bord de la rivière, sous l'ombre des grands platanes. Puis viennent plus haut de magnifiques chênes-verts aux larges feuilles déchiquetées, mais non épineuses.

Les ouvertures par où débouchent les torrents permettent d'apercevoir sur notre gauche et vers le sud les sommets du massif, les pics d'Agrapha et, plus près, la fameuse crête de Karava, où les gens du pays croient que s'est arrêtée l'arche de Noé; ils vont répétant que l'on voit encore les anneaux auxquels elle s'amarrait, curieuse localisation, sur un même point, de deux légendes analogues.

Sur un affluent de la rivière se trouve *Dramisi*, où nous couchons, pauvre village grec, entouré déjà d'arbres fruitiers, noyers, mûriers noirs et pruniers, ceux-ci tout chargés d'une sorte de mirabelles. Le village était autrefois florissant; mais la population a été dispersée lors du soulèvement de 1855, époque que les habitants comparent à un ouragan destructeur et qu'ils appellent le temps du *khalamos*. Notre hôte n'a pas eu moins de soixante-dix moutons égorgés par les soldats. C'est Husni-pacha qui a cherché à regrouper la population, en faisant venir de la plaine, presque de force, quelques familles exerçant pour la plupart le métier de tailleurs; sans doute il songeait à la grande abondance des lainages tissés par les Valaques de la montagne.

Les habitants de la maison nous avertissent charitablement que les chambres ne sont pas tenables; ils nous conseillent de coucher sur les balcons, ce que je m'empresse de faire.

Deux heures de Dramisi à *Tirna*, en suivant, toujours dans la direction du nord-ouest, le revers boisé du Kojakas. *Tirna*, grand village grec, sur une pente rapide au milieu des jardins et des arbres fruitiers, a ses habitants principalement occupés au sciage des bois. Les maisons ont presque toutes un étage supérieur construit en planches. La communauté possède une grande église neuve et une école, qui se tient en plein air. Il existe dans la région tout un groupe de populations grecques qui vivent du même métier et qui portent à cause de cela le nom général de *Xylokhoria*, c'est-à-dire *villages forestiers*. Un autre groupe de même race, plus important, s'étend aussi dans les basses vallées du Pindé, sous le nom de *Palæokhoria* ou *vieux villages*; le principal est *Koutchéna*, par lequel passe une route qui descend en Épire dans la direction d'Arta.

Infiniment plus considérable encore est l'ensemble des localités tenues par les Valaques, de race roumaine, que nous trouverons plus haut dans la région alpestre de l'*Aspropotamos*, l'ancien *Akhéloüs*. On compte trente-deux de ces villages dont plusieurs sont de gros bourgs et presque de petites villes, on les désigne tous sous l'appellation de *Vlakhokhoria*.

C'est vers cette zone valaque que nous nous élevons maintenant, après avoir traversé la vallée près de la source même du *Portaïko*.

Sur l'autre versant, nous gravissons les pentes du mont *Korbos* à travers les sapins et les châtaigniers. Dans un paysage étroit, un parfum connu me vient aux narines..... des fraises! J'arrête mon cheval et je mets pied à terre, au grand ébahissement de Liman-agma, qui proteste avec une défiance absolue contre ces petits fruits rouges.

Un ravin bordé de pins redescend ensuite de l'est à l'ouest,

vers le bassin de l'Aspros, et sert de lit à un petit affluent. Flore de montagne, j'herborise des yeux : une jolie plante voisine des nielles, une sauge à nombreuses feuilles minuscules, une sorte de camomille à multiples corymbes, un géranium rayé, une liliacée à mille petites fleurs sombres, une grande labiée de l'espèce du calament.

Cette route nous met bientôt en vue de l'important village valaque de *Véterniko*, qui offre l'intérêt particulier d'être le lieu de naissance du fameux Hadji-Pétros, général en chef des forces grecques, formées en-deçà et au-delà de la frontière turque lors du soulèvement de 1855. Quand nous admirions, avec mes camarades d'Athènes, ce fastueux aide de camp du roi Othon, son splendide costume de pallicare, ses larges épaules, sa poitrine bombée et sa forte stature d'Hercule-Farnèse, nous ne nous doutions guère qu'il n'était pas grec, mais que c'était justement un robuste montagnard d'origine valaque, appartenant aux tribus pastorales du Pindé. Cela explique à la fois et son aspect physique et le choix qui fut fait de lui pour commander les troupes qui devaient trouver leur appui principal dans cette barrière montagneuse. Les populations grecques de la région sont loin pourtant de considérer leurs voisins valaques sur un pied d'égalité : elles racontent que Dieu, après avoir créé l'homme, fit le Valaque avec la terre qui lui restait autour des doigts.

A *Véterniko*, voulant éviter, pour notre courte station de midi, les lenteurs du logement officiel, je vais droit à la meilleure maison, qui, justement, se trouve habitée par la propre sœur d'Hadji-Pétros. Mme Dimatina vient y passer l'été, dans le village de ses ancêtres, entourée de quelques nièces, grandes filles qui n'ont rien de la beauté grecque. Avant 1825, *Véterniko* comptait plus de 500 maisons; c'était le principal centre du pays. Les Hadji-Pétrossi, gros négociants, probablement drapiers, comme tous ces Valaques, y avaient leurs riches demeures, leurs *séraglia*,

disent les gens, en abusant d'un mot turc plus ou moins grécisé. Au sortir du bourg, près d'un petit monastère de Haghia-Paraskévi, se voient encore de beaux cerisiers que l'on me dit être la propriété de Hadji-Pétros.

Toute la région est dominée par le mont *Naraidha*, l'une des plus hautes cimes de la chaîne. La route n'est pas longue jusqu'à *Pira*, autre village valaque, situé un peu au nord, sur la rive droite d'un torrent qui descend se jeter dans le Kombo-potamo, nom de la rivière de Véterniko. Les pentes continuent à être boisées : des chênes d'une très belle espèce se mêlent aux sapins et se confondent presque avec eux par le vert sombre de leur feuillage, par leurs troncs blancs et droits, et par leurs branches d'où pendent de longues mous-ses jaunes; on les appelle *hémérodendra*, ce qui désigne sans doute des chênes à glands doux.

*Pira* était aussi une grosse bourgade de plus de 200 mai-sons; mais elle a été fort éprouvée par les irruptions des klephtes et par le *khalasmos*. Nous sommes logés chez un brave marchand, du nom de Tzibriki, habitant l'hiver à Karditza, dans la plaine de Thessalie. Je mets la conversa-tion sur ces populations roumaines du Pinde. Forcées par les neiges hivernales de s'établir chaque année dans le plat pays et d'y louer de vastes terrains pour leurs troupeaux, elles y sont connues sous les noms de *Koutzovlaques* ou de *Broussovlaques*. L'habitude de ces déplacements annuels les a fait se départir de l'ancienne rigueur qui leur interdisait de marier leurs filles à des Grecs. Leur dialecte roumain diffère quelque peu de celui que parlent les Arvanitovlaques étudiés par moi l'an dernier en Acarnanie. Les nouvelles épouses, en entrant dans la maison conjugale, conservent l'antique usage romain, d'oindre le montant de la porte, mais avec du beurre, non avec du miel.

Près de *Pira*, une sorte de cap rocheux, d'un accès difficile, porte les restes d'un fortin hellénique nommé *Founiska* par les habitants. Plus loin, la montagne présente un aspect

particulier; ce sont de grandes roches rouges, taillées à pic, qui font voir, comme par une coupe, leurs couches curieuse-ment ondulées.

*Khamiaï*, à deux heures de *Pira*, vers l'ouest, se trouve dans la vallée même de l'Aspros : les gens de *Khamiaï* ne parlent que le grec. Ils rapportent qu'autrefois ils étaient Vala-ques; mais un saint était venu les évangéliser, et n'ayant pu se faire comprendre d'eux, avait blâmé (1) leur idiome roumain, ce qui leur avait fait adopter la langue des Grecs. Tous les *Palæokhoria* pourraient donc appartenir à une colonie plus ancienne, qui aurait désappris le valaque. Les costumes sont, en effet, identiques.

Nous sommes reçus, pour notre étape de midi, chez une vieille femme, qui me demande si je veux manger des *pes-trophæes*; je ne comprends pas tout d'abord ce qu'elle veut dire; mais je vois que ce sont des truites. Des truites de l'Akhéloüs, quel régal pour un archéologue!

Nous remontons maintenant le fleuve, d'abord sur sa rive gauche, pour gagner *Gardhiki*, situé à cinq heures de dis-tance, mais sur la rive opposée. Les eaux, d'un vert laiteux, coulent sur un lit de cailloux blancs, entre deux bordures d'une jolie espèce de saules, dont le feuillage très fin, argenté en dessous, contraste avec le ton sombre des forêts environ-nantes. Quelques vieilles églises, au lieu dit Liassovo, mar-quent l'emplacement d'un village que certains considèrent comme l'ancien *Gardhiki*. Le cours de l'Aspros contourne successivement la base de plusieurs montagnes, le *Plem*, le *Kapograss*. Enfin nous franchissons le courant sur un point guéable, et nous nous engageons dans le ravin qui descend de *Gardhiki* entre deux précipices de rochers rouges, aux couches bizarrement plissées et contournées.

Ce torrent coule avec impétuosité et passe d'abord par *Montchara*, village parlant grec, mais associé de très près à

(1) « *Katigorice tin glossan.* »

la fabrication du *skouti*, sorte de gros drap blanc, qui est la principale production des Valaques. L'on aperçoit, çà et là dans la montagne, quelques machines tout à fait primitives; chacune d'elles se compose d'une sorte de baquet appelé *tristella*, dans lequel une petite chute d'eau, aménagée tout exprès, fait tournoyer des étoffes et met en mouvement une roue armée de manteaux de bois. Il y a là, je crois, un procédé pour le foulage des tissus de laine.

La route qui monte à Gardhiki est une des plus mauvaises de toute la montagne. L'agglomération se compose d'environ 150 maisons, perchées sur des pentes abruptes et dominées par une crête de roches en désagrégation, qui s'écroulent petit à petit sur les habitations. Mais le village a reçu du ciel un don qui compense beaucoup d'inconvénients : c'est une eau glaciale, renommée comme la meilleure de toute la région environnante.

Tous les Valaques, en laine blanche, arrivent les uns après les autres et se pressent curieux sur la place. Je me fais cette réflexion que tel devait être autrefois, à Rome, l'aspect et la couleur des assemblées populaires, grâce à la blancheur des tuniques et des toges de laine. Au-devant de nous vient spontanément le nommé Kostas Gardikiotis, dont le père Kristos est un homme puissamment riche, que l'on appelle le roi de Gardiki.

Kostas me loge chez un vieil oncle à lui, qui possède trois brus, trois fortes gaillardes, dépourvues de toute grâce. Elles ont pour vêtements de dessus de mauvaises étoffes floconneuses (*flocatæs*) de couleur noire, et pour coiffure une sorte de haut turban en grosse cotonnade blanche, orné d'une croix de bijouterie rustique. Seule une enfant charmante, malgré ses habits de grosse laine, la fille d'une de ces dames, fait honneur à la race valaque.

D'après M. Kostas, les Gardikiotès sont très ignorants, tout adonnés à la conduite des troupeaux et à cette vie demi-nomade qui consiste à habiter l'été dans la montagne,

l'hiver dans la plaine. Un village de cette importance n'a pas d'école; vainement avait-on cherché à en installer une; les habitants eux-mêmes l'eurent bientôt abolie, préférant envoyer leurs enfants garder les bêtes. Ils marient leurs filles avec les Grecs de la montagne, qu'ils considèrent comme des Valaques hellénisés; mais ils ne les donnent ni aux Karagounis de la plaine ni aux Arvanitovlaques.

L'église de Gardiki est récente, décorée de mauvaises peintures, mais construite sur l'emplacement d'une église plus ancienne. Les rochers qui dominent le village appartiennent au mont *Kakarditza*, c'est de là qu'il tombe pendant l'hiver des avalanches de pierres, qui endommagent souvent les maisons; mais alors les habitants sont dans la plaine.

Visite à M. Khristos Gardikiotis, un valaque du genre colosse. Il est devenu le richard de ces montagnes, par le commerce des capes et des grosses étoffes de laine avec Corfou. Il craint beaucoup les Albanais, qui sont pour ces villages une garde plus dangereuse qu'utile.

En quittant le vieil oncle hospitalier, j'offre à ces dames quelques bijoux de notre Palais-Royal, apportés dans ma valise : l'effet en est prodigieux!

On quitte Gardiki par un chemin en corniche; puis, de descente en descente, on retrouve la zone fertile qu'arrose directement le cours de l'Aspros. Au milieu des champs de maïs et des arbres fruitiers, quelques cabanes représentent l'ancien village de Palæomylia, que les dettes agricoles ont réduit à l'état de tchiflik, sous la main des riches habitants du bourg de Khaliki, situé plus loin dans la montagne. La population s'est en partie dispersée, à cause des impôts, qui sont restés à la charge des Palæomyliotes, même sur de vastes espaces de la région montagneuse, où ils n'ont plus le droit de faire paître un seul mouton. C'est un exemple de la douceur et de la bonté des rayas, quand ils se trouvent les maîtres. Les gens viennent à nous tout plaignants et nous offrent de bon cœur leur misère. Dans la cabane où je

passé une nuit sans sommeil, une pauvre femme garde un enfant malade, et un autre gamin presque nu, frère du maître de la maison qui est absent. Du reste, ce malheureux village compte parmi ceux qui ont fourni le plus de klephtes à la région.

Nous continuons à remonter la rive droite de l'Aspropotamos, par des bois humides, fleuris de plusieurs variétés de lychnis, roses, blancs ou jaunâtres. Sur un point, le fleuve reçoit en même temps les eaux de deux grands ravins qui descendent des villages de *Dragovitsi* et de *Krania*, ce qui a fait donner à l'endroit le nom de *Tripotamos*. Ces villages de la montagne se sont mis depuis peu de temps à cultiver la pomme de terre.

En arrivant à *Kotori*, nous y trouvons installée chez les habitants la garde albanaise du canton, avec son commandant, le *koultjis*. Les plaintes que je récolte me font comprendre l'aversion de Khristos Gardikiotis pour cette gendarmerie d'un autre âge. Les mots qu'on leur prête, comme un refrain, adressé à la maîtresse de la maison, peignent bien leurs exigences : « Maîtresse, une poule, une pitta (sorte de grande galette ronde)! » Quoique le règlement ne leur accorde qu'un seul jour de résidence dans chaque localité, ils se vantent eux-mêmes d'y demeurer autant qu'ils le veulent. Sans doute, ils laissent des *teskérés*, des bons de réquisition, mais ces papiers turcs sont soldés aux paysans en maïs avarié, qui ne vaut pas le transport. Enfin, pour s'en aller, ils exigent encore, chef et soldats, quelque contribution à titre de *bacchich*.

Ces doléances provoquent, de la part de Liman-agma, une violente sortie contre le régime du bacchich. Il a lui-même perdu un procès pour n'avoir pas donné quelques piastres que le cadî attendait.

En Turquie, tous les fonctionnaires, du plus petit au plus grand, « mangent » à qui mieux mieux. Manger c'est le terme qu'ils emploient familièrement pour désigner cette

sorte d'abus. Un pacha auquel on dénonçait les prélèvements illégaux de l'un de ses subordonnés, répondit cyniquement : « Eh bien! est-ce que je ne mange pas moi aussi? » Une grande assemblée de tous les fonctionnaires, depuis le mudir jusqu'aux simples souvaris, a été réunie, il y a quelques années, à Trikkala, dans la mosquée du bazar; on leur a fait jurer de renoncer au bacchich; mais comme effet pratique, cela n'a eu aucun résultat.

Je quitte Kotori en compagnie d'un médecin, vêtu à l'européenne; c'est ici l'uniforme de la profession médicale.

Nous nous élevons de plus en plus sur des pentes boisées, où je remarque pour la première fois, à côté de l'érable (*sphendamos*), le sycomore que l'on appelle platane sauvage (*agrioplatanos*). L'Aspros est admirable au moment où il tourne le pied du mont *Baba*, par un magnifique ravin, ouvert en amphithéâtre sur les cimes de *Kritharia*, et de *Klikoto*, qui se rattachent au mont *Kakarditza*.

En fin de journée, nous avons atteint, sur les hauteurs, le petit monastère d'*Haghios-Hilias* ou Saint-Élie, qui dépend du bourg de Khaliki. Le brave higoumène et ses quelques moines sont frères et cousins; c'est un couvent de famille. L'un des pères me dit avoir vu dans leur métokhi de *Merko-tadès*, où nous avons passé dans la journée, une inscription grecque avec le nom de Cléarchos.

C'est demain la Saint-Élie, la fête du couvent. Les archontes de Khaliki y sont attendus dès ce soir pour la cérémonie.

Arrivé à Khaliki même, je trouve une assez maigre réception chez un valaque veuf.

## XIV

## Les sommets du Pinde

Les 1<sup>er</sup>, 2 et 3 août 1858.

Réveillé dès l'aube, je n'ai garde de manquer la Saint-Élie et je retourne au monastère. La messe grecque est vraiment imposante, dans cette petite église, où les hommes sont entassés, entre deux lignes de saints personnages, peints sur les murs en grandeur naturelle. Ceux-ci semblent assister aussi à l'office, pendant que deux archanges gardent la porte l'épée à la main. L'élévation, l'*hypsôma*, se dit en plein air, au milieu de la vue des montagnes.

Le bleu domine, pour les hommes, dans leurs vêtements de fête. Les femmes portent de brillantes ceintures, avec des agrafes de métal, dont quelques-unes sont même dorées. La coiffure haute de Gardiki est remplacée par un simple mouchoir blanc d'une disposition moins disgracieuse.

Sur la place, je fais connaissance avec messieurs les Archontes. Ils sont les premiers à s'excuser de ma réception de la veille et s'empressent de me poser mille questions sur la politique du jour. On me présente le maître d'école : à ma grande surprise, un jeune garçon d'environ dix-sept ans ; sa mine est d'ailleurs fort intelligente, et son costume de velours bleu ne manque pas d'une certaine recherche.

De mon côté, je questionne sur les antiquités. On me signale, près du village de *Lépénitza*, des vestiges de fortifications, et, pour m'y conduire, on me donne un ancien

brigand, dont le nom de guerre est *Baroutas* (comme nous dirions *la Poudre*). Il a fait sa soumission, et les autorités l'emploient un peu à toute besogne.

Chemin faisant, il conte volontiers ses prouesses de la dernière guerre. Il était avec un autre brigand célèbre dans toute la contrée, le fameux *Katarakhios* (*l'homme des cimes*), quand fut tué, sur les sommets de Kritharia, un chef albanais à la tête d'un millier d'hommes.

Cela me remet en mémoire que moi-même, il y a deux ans, j'avais failli accepter une proposition de prendre pour guide, dans mon exploration du mont Olympe, ce *Katarakhios* également amnistié. Je refusai cependant, et bien m'en prit. En effet, au cours du voyage, reçu chez de riches paysans du haut Olympe, je trouvai le chef de la famille horriblement estropié, les deux jambes retroussées à la hauteur des genoux et comme soudées au corps. C'était le brigand *Katarakhios* qui, ayant surpris la maison pendant la nuit et voulant connaître la cachette aux écus, avait fait ligoter le malheureux et l'avait fait mettre sur les charbons allumés. Me voyez-vous arrivant dans ce village et dans cette famille, avec *Katarakhios* pour escorte !

Les ruines que nous visitons, connues sous le nom de *Per-Vasiliko*, ne consistent d'ailleurs qu'en une étroite enceinte de pierres sèches, entourant quelques restes d'une petite construction qui devait être une citerne.

En revenant à Khaliki, je me trouve installé dans une meilleure maison, occupée par un nommé Tasso et par ses frères. Le soir la conversation roule sur les coutumes relatives aux héritages chez ces populations de la montagne. Une fille n'a aucun droit à la succession de ses parents ; père et frères ont le seul devoir de la bien marier, et voilà tout. Devant les tribunaux ottomans, la loi est plus libérale, elle donne aux filles une part sur trois, dans les meubles et dans l'argent monnayé, et même tout récemment, un décret nouveau leur accorde la participation aux immeubles. Du

reste, d'après le système des Turcs, la terre est la propriété du Sultan, et, si les héritiers directs viennent à disparaître, c'est au Sultan qu'elle retourne.

L'attention prêtée à ces renseignements juridiques ne m'empêche pas de préparer pour demain, avec Tasso, ce qui m'intéresse particulièrement et ce qui est le principal motif de mon séjour à Khaliki, l'ascension des plus hautes cimes du Pinde.

Vers deux heures du matin, départ à mulet, avec plusieurs guides, sous la conduite de Tasso. Les premières lueurs du jour nous trouvent gravissant, par d'interminables lacets, les étages gazonnés de la *Tchoukaréla*, séparés par des escarpements de roches blanches. Bientôt les rayons du soleil en frappent le sommet, connu dans toute la Thessalie, comme la cime la plus haute de la chaîne du Pinde, sous le nom de *Péristéri* (la Colombe). Je mets pied à terre et, pendant que bêtes et gens suivent le sentier jusqu'à une station convenue, accompagné seulement de Tasso, je continue l'ascension à travers une herbe épaisse et mêlée de fleurs.

Le *Péristéri* n'est pas un pic qui se détache nettement de la chaîne, mais plutôt une cime arrondie, ce qui n'empêche pas que, du point culminant, la vue ne soit immense et d'une variété infinie. Du côté de la Thessalie, l'Olympe se dresse dans toute sa majesté; puis la mer se voit au loin, par-dessus la barrière plus basse du *Pélon*. Vers le Nord, toute la région de montagnes enchevêtrées qui se rattachent au col de Metzovo paraît presque un pays plat, tellement elle se trouve sous nos pieds. Elle se relève seulement avec la chaîne qui commence l'arête du Pinde. Sur le versant occidental, les crêtes marquant le lit de la *Voïoussa* (l'ancien *Aoüs*) et de ses affluents courent obliquement dans la direction du nord-ouest; la mer apparaît aussi de ce côté. Plus bas, c'est l'Épire, avec la ville de Janina sur son lac, et avec un troisième coin de mer dans le voisinage de Corfou. Enfin, en me retournant, je revois le profond sillon de l'As-

propotamos, dessiné en blanc par les brumes qui le remplissent encore à cette heure matinale.

A vrai dire, trois fleuves célèbres, le Pénée, l'Aoüs et l'Achéloüs, prennent tous les trois leurs sources dans le même massif du *Péristéri* pour aller arroser des contrées très différentes. La légende le constate à sa manière sous une forme pittoresque. Elle nous dit que les esprits (*stoikhéia*) des trois fleuves dormaient ensemble sur ces hauteurs; au matin, le *Pénée* et l'*Aoüs* partirent les premiers dans les directions de leur choix; l'*Achéloüs*, s'étant réveillé le dernier et ne trouvant plus ses compagnons, descendit en grondant vers le sud, furieux et fendant les montagnes.

En redescendant, nous rencontrons, encore à une grande hauteur, un long plateau inégal, appelé *Pharmakolakka*. Il s'étend assez loin, jusqu'à un massif rocheux qui le domine, tandis qu'il est bordé, sur l'un de ses côtés par des éboulis de grosses pierres, surmontés d'une épaisse couche de neige.

C'est là que Tasso m'a promis de me faire chasser le chamois, genre de chasse où il est passé maître. Je n'ai jamais été un grand chasseur, et je ne suis pas non plus très bien outillé, n'ayant avec moi que mon petit fusil pour la chasse à cheval, court, léger, facile à porter en bandoulière, mais déjà quelque peu usé, un fusil de famille, dont l'un des chiens n'écrase pas toujours la capsule. Enfin l'occasion est unique et n'est pas de celles que l'on peut laisser échapper.

Tasso commence à me placer dans un poste favorable, sur un mamelon, où je dois rester couché dans les hautes herbes. Lui-même s'en va là-bas, dans le massif rocheux, pour rabattre les chamois, qui certainement, m'affirme-t-il, passeront près de moi, à bonne portée de tir.

Un assez long temps se passe. Je suis un peu sceptique et de plus, sur mon lit de gazon, la fatigue fait que je somnole par instants, quand une brusque détonation me réveille : c'est Tasso qui a tiré, et je le vois qui se démène au milieu de ses rochers. Une minute ne s'était pas écoulée que, près

de moi, un bruit strident, comme si quelqu'un sifflait entre ses doigts, se fait entendre. Le chamois mâle passe comme une flèche. Je n'ai eu que le temps de me lever et de tirer dans la direction, hélas! sans aucun résultat.

L'instant d'après, un autre spectacle imprévu attire vivement mon attention : c'est la femelle, qui a pris la ligne des éboulis avec son chevreau. Tous les deux inquiets, le nez au vent, ils marchent avec une précaution infinie, le petit derrière sa mère, au milieu des pierres croulantes. Leurs fines silhouettes se détachent en ombres chinoises sur le blanc de la neige, c'est tout simplement délicieux. Il me reste une balle dans mon fusil : vais-je tirer, manquer peut-être le but encore une fois, mais, d'une façon ou de l'autre, détruire ce joli tableau? Je ne puis m'y résoudre, et je préfère le suivre des yeux, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le lointain.

Arrive Tasso, furieux que je n'aie pas tiré ma seconde balle, et nous continuons à descendre pour regagner notre escorte, moi ravi en somme de ma chasse au chamois.

Le rendez-vous est à la station des bergers dans la montagne, au *mandri*, comme on appelle ces grandes enceintes en mauvaises pierres sèches, que les bergers construisent eux-mêmes, pour enfermer leurs moutons. Ils y joignent une misérable cabane de même construction, sous un toit de paille et de branchages. Nous arrivons à l'heure où l'on traite les brebis : un berger est assis sur une grosse pierre, près de la seule ouverture qui serve d'entrée et de sortie à l'enceinte ; il fait passer les brebis une à une par l'étroite issue et les traite au fur à mesure, tandis que les molosses à l'intérieur rassemblent et poussent le troupeau. Je me rappelle le passage de l'*Odyssee* où Polyphème fait ainsi sortir ses moutons, en les tâtant les uns après les autres. C'est devant nous un mélange de bêlements, de cris, d'attitudes, de haillons pittoresques, une vraie idylle entre Homère et Théocrite. Jamais l'occasion ne fut plus favorable pour déjeuner d'un agneau à la pallicare ; nous ne la manquons pas.

Nous continuons de descendre à pied ; car rien n'est plus fatigant que la descente à mulet. Retour à Khaliki.

Là on me met au courant des difficultés qui agitent la population ; Khaliki est un bourg qui n'a pas de *Kodja-bachi*. Les habitants ont eu tellement à se plaindre des deux derniers détenteurs de cette charge municipale, qu'ils ont résolu de s'en passer et de ne plus en élire d'autres. Le conseil des Archontes suffit à tous les besoins de l'administration. Du reste, les Archontes voient eux-mêmes décroître leur influence : les petites gens ont formé un parti, un *kounna*, qui commence à les battre en brèche.

Aujourd'hui, à mon départ de Khaliki, Tasso fait encore avec moi un bout de chemin pour me conduire jusqu'à la source même de l'Aspropotamos, la *Rhôna*, comme on l'appelle, d'un nom fait pour exercer la sagacité des étymologistes. La montée est moins longue et moins ardue que pour notre ascension d'hier. Nous arrivons à une prairie inclinée en pente rapide, que couronne au sommet un bois de hêtres, une véritable futaie, formant naturellement colonnade, comme les hêtraies de notre pays de Caux. La source n'a rien d'extraordinaire : elle sort de terre en un gros filet d'eau limpide et dégringole en petites cascades, au milieu des hautes herbes à travers un réseau de branches mortes accumulées par l'hiver.

Une chose me frappe surtout, c'est la nature identique des terrains occupés par les grands bois de hêtres, sur les cimes du Pinde comme sur nos plateaux normands, en dépit de la distance et malgré des différences d'altitude considérables. La flore même présente des rencontres qui ne peuvent être fortuites. Ce n'est pas sans émotion que je cueille dans la prairie de la Rhôna une jolie pensée sauvage que, dans mon enfance, j'allais chercher, en herborisant, aux roches Saint-Adrien, près de Rouen, et que nos botanistes ont baptisée la *viola rotomagensis*. Mon étonnement n'est pas moindre de rencontrer ici en abondance, sous les hêtres voisins de la

source, l'élégante *euphrasia* officinale, si commune dans les hêtraies de la Seine-Inférieure. Il y a, pour les végétaux, des lois d'habitat fort étendues, qui méritent d'attirer l'attention des naturalistes.

Tasso nous ayant quittés, j'achève avec Soliman-gha ma rapide exploration du haut-Pinde. Le grand détour qu'elle nous a forcés de faire nous a rejetés loin de la route normale conduisant à Kalabaka et aux Météores. Il nous faut maintenant y revenir par un chemin opposé en franchissant d'abord le demi-cercle de montagnes qui enclôt le bassin supérieur de l'Aspropotamos.

Le mont *Dokimi*, d'où sort la Rhôna, est, dans cet hémicycle, le chaînon qui fait suite au Péristéri du côté de l'Est. Il est un peu moins élevé que son voisin et d'un accès plus facile. Nous arrivons à cheval jusqu'à la plateforme supérieure, où l'on jouit aussi d'un panorama très étendu, justifiant le nom de *Dokimi*, qui veut dire *Observatoire*. Les flancs terreux donnent passage à plusieurs routes dans des directions différentes. C'est par l'une d'elles que nous redescendons enfin sur le versant septentrional et retrouvons le haut bassin du Pénée.

La grosse bourgade de *Kastania*, où nous arrivons, est presque une petite ville, en pleine région de châtaigniers, au milieu des jardins et des eaux courantes. Les principales maisons, bâties comme des tours à deux étages, rappellent les Kouliæs de Damasi. Les Valaques qui les habitent ont abandonné la vie pastorale pour se faire agriculteurs et possesseurs de terres. *Kastania* est aussi le séjour d'été des riches familles de cette race qui, pendant l'hiver, vivent à *Trikkala*.

Il en est ainsi justement pour M. *Kastaniotis*, que nous n'avions pas rencontré à *Trikkala*. Je le retrouve ici, où son influence est considérable; rien que le nom de *Kastaniotis*, sous lequel il est connu, suffirait pour m'en avertir. Je reçois de lui un accueil des plus brillants. A dîner, nous avons

même un concert de Tziganes, flûte, tambour de basque et chants nasillards. Cela ne rappelle en rien les Tziganes de Vienne ou de Buda-Pesth, sinon par l'entrain que mettent les exécutants. Pour les encourager, on leur pose sur le front une pièce de monnaie turque, en la glissant à moitié sous leur bonnet : si elle ne tombe pas, malgré toute l'activité de leur jeu, elle leur appartient; c'est un témoignage de leur maëstria. Polyglottes par nécessité, possédant les trois ou quatre langues parlées dans le pays, ces *Ghyphiti*, comme les appellent les Grecs, transportent facilement de l'une à l'autre les légendes et les chansons de chacune d'elles. Dans leurs lointaines migrations depuis l'Inde, ils ont contribué pour beaucoup, je crois, à répandre certains thèmes de poésie populaire, que l'on est surpris de retrouver les mêmes aux deux bouts du monde (1), chez des races très différentes. J'écoute avec intérêt quelques chansons se rapportant au soulèvement de 1855.

Mais revenons au bourg de *Kastania* et à M. *Kastaniotis*. La réunion des Archontes, dont celui-ci est le principal membre et qu'il domine par ses alliances de famille, a élu comme *kodjabachi* un homme de condition médiocre qui reste tout à fait sous la main du conseil. L'œuvre municipale du moment est la construction d'une grande école pour garçons et filles, construction exécutée sur des fonds généreusement offerts par un compatriote, établi en Valachie.

Dans ces conditions, je suis assez étonné d'entendre le maître de la maison parler avec une certaine hostilité du nouveau régime. De tous les hommes de quelque importance que j'aie rencontrés jusqu'ici dans ce voyage, c'est le seul qui se montre un ennemi de *Husni-pacha*; il déclare même ouvertement être du parti des Beys. Il faut dire que,

(1) Par exemple les éléments du conte de la *Vieille Hellène* que j'ai recueillis en Acarnanie et qui se retrouvent dans la légende irlandaise du héros *Mac-Mahon*, l'ancêtre fabuleux de notre illustre maréchal.

pendant la guerre gréco-turque, il s'était réfugié à Constantinople, où il a dû se créer des relations assez puissantes. Il y a même obtenu un titre honorifique, celui de *Kapoudjibachi* (chef des portiers), pour nous peu brillant sans doute, mais que le Palais distribue volontiers à ses partisans. M. Kastaniotis est le premier à s'en vanter auprès de moi et se fait un plaisir de me montrer son uniforme, de coupe moderne, et les insignes de sa dignité. Cela explique bien des choses.

Ces Roumains de Thessalie, les riches comme les pauvres, n'en restent pas moins passionnés pour la vie dans la montagne : « Là, disent-ils, quand on se lève, le matin, on respire le parfum des fleurs, au lieu des mauvaises odeurs de la ville. »

## XV

## A Kalabaka

Les 4, 5 et 6 août 1858.

Le ravin de Kastania nous conduit d'abord à son confluent avec le ravin de Vendista, autre bourgade en vue de laquelle nous passons et centre non moins important de la population valaque dans ces montagnes. D'après un dicton poétique : « Vendista est la rose, et Kastania la grenade. » Les eaux réunies se jettent ensuite dans le Pénée, qui n'est encore lui-même qu'un grand ruisseau. Comme nous redescendons maintenant vers la plaine de Thessalie et vers Kalabaka, nous croisons de grands troupeaux de bœufs qui remontent vers le défilé de Metzovo, à destination de Corfou, escortés par des Albanais et par des souvaris à cheval. On traverse pendant quelque temps des bois magnifiques de platanes, de chênes aux feuilles déchiquetées et pendantes, de saules pressés le long de la rivière ; seulement il faut livrer bataille à des milliers de taons qui pullulent sous ces ombrages. Le lit du Pénée, en un point où nous le passons à gué, pour prendre la rive gauche, est émaillé de galets qui m'étonnent par la vivacité de leurs couleurs : c'est une sorte de conglomerat qui enchâsse dans une gangue grisâtre nombre de petits cailloux, les uns verts, les autres rouges. Je note ce détail, parce que nous en retrouverons bientôt l'explication.

Enfin le lointain se découvre ; nous avons devant nous les ports de la Thessalie gardés par les merveilleuses roches des Météores. On commence à distinguer les monastères, dans leurs positions invraisemblables. Par l'effet de l'éloi-

gnement, toute cette armée de roches dressées ou bizarrement contournées s'aligne comme sur un même front. Elles sont commandées à quelque distance par la plus haute d'entre elles, la roche d'*Haghia (la Sainte)*, qui les précède vers le sud. Dans la coupure qui la sépare des autres, s'étage le riant village de *Kastraki*, surmonté par une sorte de gigantesque menhir naturel, tellement aminci et rongé à sa base qu'il semble ne se tenir en équilibre que par miracle.

Du point où nous sommes, la ville de *Kalabaka* se trouve encore complètement cachée derrière la roche d'*Haghia*. On ne voit plus au delà que la plaine de Thessalie qui ouvre ses larges perspectives, avec la chaîne du Pélion et de l'Ossa pour horizon. C'est vers *Kalabaka* que nous nous dirigeons pour le moment, remettant aux jours qui vont suivre la visite des monastères.

Le premier aspect de *Kalabaka*, au milieu d'un demi-cercle de rochers, est très pittoresque, mais peu attirant. Les maisons en bois, aux pièces de charpente mal équarries et noircies par le temps, paraissent aussi presque vides, de grands espaces étant laissés pour les vers à soie, que l'on y élève sur des branchages. Le costume des femmes, composé d'éléments rouges, blancs et noirs, est assez grossier, ce qui n'empêche pas beaucoup d'entre elles de montrer, sous leurs vêtements misérables, le type fin que nous avons déjà remarqué dans les villes.

Nous sommes reçus chez un prêtre encore jeune, de mine intelligente, nommé *Pappa-Andréas*. Sa femme et l'aînée de ses filles sont deux personnes entendues et actives, qui se donnent beaucoup de mal pour que la réception de l'étranger fasse honneur à la maison. Elles ont, de plus, le joli type du pays, ce qui ne gâte rien.

Comme la vue des fenêtres domine au loin vers la plaine, la conversation a tout d'abord pour objet la récente bataille de *Kalabaka*. Là-bas, sur les rochers à droite, étaient campées les troupes noires envoyées par le Khédivé d'Égypte.

Celles d'*Hadji-Pétros* occupaient les abords mêmes de la ville, dans la région des mûriers. Le capitaine *Léotzakos*, qui avait réussi à passer la frontière avec tout un détachement de soldats réguliers, se tenait sur le *Pénée*, barrant la route directe de *Larissa*. Ce fut lui qui, lors de la seconde journée, soutint assez longtemps l'attaque des renforts turcs, commandés par *Abdi-Pacha*, et permit au reste de l'armée de battre en retraite sans trop de dommages. D'après *Liman-agma*, il faut attribuer aux Albanais le mérite d'avoir gagné la partie, en forçant *Abdi-Pacha* à engager cette nouvelle bataille le jour même de son arrivée. La ville, comme il fallait s'y attendre, a beaucoup souffert même de l'occupation grecque. On disait aux habitants qu'ils devaient devenir « secs comme le doigt » pour recouvrer leur liberté.

Hier, à *Kastania*, j'avais déjà obtenu des Tziganes de me chanter la chanson de *Hadji-Pétros* et de *Kalabaka*, telle qu'elle est répandue dans le pays. C'est une composition plus que médiocre, sans rien de poétique ni d'héroïque, un simple exposé qui ne cherche même pas à pallier la défaite finale. Le début met naïvement en jeu la responsabilité du roi *Othon* :

« Le roi a donné l'ordre à l'armée irrégulière  
« De marcher contre la Roumélie, contre le Sultan *Medjid*. »

Dans les vers qui suivent, il est rapporté que les Grecs réussissent à encercler les contingents nègres sur les hauteurs d'*Haghios-Hilias* et, après douze jours d'un étroit blocus, les taillent en pièces. Cette victoire n'est d'ailleurs que la première bataille, le *prôtos polémos* ; la fin est moins heureuse, comme la chanson en fait foi :

« A la bataille suivante, *Abdi-Pacha* arrive sur nous,  
« *Abdi-Pacha* arrive sur nous avec douze mille hommes.  
« Ils campent à *Prévenda*, à *Kastraki*, à *Kalabaka* ;  
« Trois redoutes ils ont emporté, toutes les trois à la file,  
« La première celle de *Katarakhias*, l'autre celle des *Maniotes* (?),

« La troisième, la plus grande, celle de Hadji-Pétros,  
 « Et la trompette a parlé et la trompette dit :  
 « Allons, enfants, retirons-nous, rentrons en Grèce !  
 « Et elle appelle Léotzakos, elle crie à Léotzakos :  
 « Allons, Léotzakos, retirons-nous, retournons dans notre pays ! »

La manœuvre des Turcs par Prévenda et Kastraki était de tourner les Grecs et de leur couper la retraite vers le Pinde ; mais la résistance de Léotzakos a laissé à Hadji-Pétros le temps de se dégager. Le Katarakhias qui commande une des bandes levées dans le pays doit être sans aucun doute l'ancien brigand dont il a été question plus haut.

Bien plus conforme au brillant génie de la poésie populaire chez les Grecs modernes est cette autre chanson que j'avais aussi recueillie d'avance, en passant à Prétori (1) ; je la traduis ici comme terme de comparaison :

« O vous, montagnes de Grevéna, et vous, pins de Metzovo,  
 « Abaissez-vous un peu, rien que l'espace de deux portées de fusil,  
 « Que nous puissions voir la bataille, le coup de fusil des Hellènes,  
 « Comment combattent les Hellènes contre ces brutes de Nè-  
 gres ! (2)

« Et Djakas est passé ; il se rend chez Hadji-Pétros :  
 « — Bonjour, ami général (3). — Bonjour à Djakas qui nous est  
 [venu. »

« Il appelle ses cafedjis, il dit à ses cafedjis :  
 « Mettez au feu et faites un café pour Djakas qui nous est venu.  
 « Mon cher Djakas, que je te le dise et te le demande :  
 « Qu'en as-tu fait des églises et du couvent même de Spilæo ?  
 « — Mon général, que je te le dise et te l'avoue,  
 « Là-bas, ce n'est pas Trikkala, ce n'est pas non plus Kalabaka ;  
 « Là-bas cela s'appelle l'Albanie, on les appelle les Mal-Chaussés (4) ;  
 « Leur foi, ils l'ont dans leur sabre, leur religion dans leur fusil. »

(1) Voir plus haut p. 49.

(2) En grec *Stravarabadès*, mot d'une composition comique et hardie.

(3) *Vré stratighé*, rencontre de mots amusants entre l'un des termes les plus familiers de la langue vulgaire (*vré*) et le terme de stratège ambiguë emprunté au grec ancien.

(4) *Méso-tzaroukhous*, autre mot composé très expressif et pittoresque pour dépeindre les soldats albanais dont les chaussures (*tzaroukhia*) sont usées à moitié.

Voilà bien le style et les habitudes de composition de la chanson grecque : pour commencer, un grand coup d'archet, un élan quasi pindarique, dans lequel se concentre souvent toute la poésie du morceau, la suite tournant facilement au récit banal. Ici toutefois le récit est très piquant : l'entrevue des deux chefs est un petit tableau de genre dans lequel il y a de la couleur et de l'ironie. Nous connaissons d'avance Djakas (1), l'ancien chef d'Armatoles, sur lequel on avait compté pour défendre la région montagneuse au nord de Kalabaka et particulièrement le riche couvent grec de Spilæo. Il cherche à excuser son insuccès en ne montrant qu'un enthousiasme très limité pour la trop facile victoire de Kalabaka, dont il semble prévoir le lendemain. Les amis du parler romain goûteront aussi certaines créations de mots composés, qui, dans un sens comique ou tragique, rappellent les hardiesses de l'ancienne langue.

Ce matin, en regardant du côté opposé, j'aperçois à revers et d'assez près la profonde coupure qui permet de remonter entre la roche d'Haghia et les autres rochers vers le village de Kastraki. Dans cette ouverture je revois aussi la grande pierre dressée en forme de menhir, dont l'équilibre paraît si instable que le moindre coup de vent semble devoir le renverser, surtout par un orage comme celui que nous avons en ce moment.

L'orage s'étant calmé, je parcours la petite ville bâtie en étages sur des roches de la même nature que celles des Météores. Les maisons, avec leurs toits rouges et leur entourage de mûriers, s'égrènent parmi les énormes quartiers de roc gris, détachés de la muraille de pierre. Rien de plus imprévu que les contrastes de couleur et d'aspect qui en résultent.

Comme antiquités, Kalabaka conserve seulement, outre quelques listes d'affranchissements très effacées, une impor-

(1) Voir plus haut p. 66.

tante inscription grecque, de l'époque romaine impériale. Je suis heureux de retrouver ce texte, déjà publié antérieurement par le voyageur anglais Leake (1) : c'est un décret honorifique émanant de la « ville des Aginiens », ce qui permet d'identifier la position avec l'ancienne forteresse d'*Æginium*, qualifiée d'inexpugnable par les auteurs (2).

Ce qui mérite d'être étudié avec une sérieuse attention, c'est l'église épiscopale, construction byzantine en briques, d'une exécution très soignée, d'un type ancien et d'un style à part. D'abord elle n'a pas de coupole, mais un clocher, qui s'élève sur le fronton. La nef, flanquée de deux bas-côtés, est précédée par une partie transversale, comprenant un premier vestibule et la *gynækonitis*. De fines colonnes, couronnées de chapiteaux ioniques empruntés à quelque édifice romain, décorent les portes qui communiquent avec l'intérieur de l'église.

La disposition la plus originale consiste dans la présence, au milieu et dans l'axe de la nef, d'une grande chaire en marbre, à laquelle on accède par deux escaliers droits, l'un montant de la porte centrale, l'autre du sanctuaire. La chaire est soutenue par des colonnettes, dont l'une est du plus beau vert antique. Un toit à huit pans couvre cette sorte d'édicule intérieur, bien connu, dans l'architecture byzantine, sous le nom encore usité d'*ambon* et consacré à la lecture de l'évangile. Mais les exemples en sont devenus très rares dans les églises plus modernes, et je n'en ai rencontré aucun autre dans mon excursion en Thessalie. Il paraît même que l'évêque actuel voudrait faire abattre cet élégant spécimen des anciens rites de l'Église byzantine, sous prétexte qu'il masque la vue de l'iconostase.

Dans le sanctuaire, qui est spacieux, un pavillon, avec toit hexagone en marbre, surmonte aussi l'autel, et derrière

(1) Le Bas, *Voyage Archéologique*, n° 1204.

(2) J. César, *Guerre civile*, III, 79. Tite-Live, XXXII, 15.

l'autel se trouve le trône épiscopal entouré d'un triple gradin. Il y a, de plus, un autel extérieur, dans la cour qui précède l'église; c'est une base de pilastre antique, avec traces gossières d'une inscription. Sur le côté de cette cour, le rocher est taillé en forme de gradin, comme s'il y avait eu là quelque théâtre.

D'après l'inscription des peintures datées de 1573 (ce qui d'ailleurs n'a aucun rapport avec l'époque de la construction), l'église est consacrée à la Panaghia. L'évêque (qui s'appelait alors Joasaph) porte le titre d'évêque de *Stagi*, dénomination qui remplace, pendant tout le moyen-âge, l'ancien nom d'*Æginium*, celui de Kalabaka n'apparaissant que beaucoup plus tard et seulement dans le langage populaire.

A côté des peintures, on a eu la très bonne idée de faire reproduire en très grands caractères, sur l'une des murailles intérieures, une bulle d'or de l'empereur Andronic le Jeune, datée de l'année 1332. Un chrysobulle étalé à tous les yeux et comme affiché dans l'église, l'occasion est trop belle pour que je ne me mette pas immédiatement au travail : voici en quelques mots le résumé de ma copie :

CHRYSOBULLE D'ANDRONIC LE JEUNE  
EN FAVEUR DE L'ÉVÊCHÉ DE STAGI  
1332 AP. J.-C.

REPRODUIT SUR LES MURS DE L'ÉGLISE

Cette pièce se réfère d'abord à deux autres bulles plus anciennes des empereurs Nicéphore-Botoniote (1078-1081) et Alexis Comnène (1081-1113), assurant à la très sainte *épiskopi* de Stagi la possession de ses propriétés et privilèges. Il n'y a pas d'allusion directe à la construction de l'église, mais l'édifice, tel que nous le voyons aujourd'hui, remonte pour le moins au règne du premier de ces empereurs.

Le principal intérêt de la bulle d'Andronic tient à ce qu'elle trace village par village les limites de l'évêché de Stagi. Ces limites doivent être sensiblement les mêmes que celle du district d'*Æginium*, l'ancienne Tymphée, que l'on

rattachait plutôt à l'Épire qu'à la Thessalie. Il est curieux d'y voir comprises certaines parties du Pinde, comme le village Khaliki, comme le mont Kojakas, avec son nom qui n'a rien de grec. La plupart des localités portent déjà, il faut le dire, leurs dénominations modernes, où les traces des idiomes slaves sont si évidentes. Le chrysobulle mentionne même des groupes de Valaques, de Bulgares et d'Albanais, qu'il considère comme « consacrés » à l'évêché par une sorte de lien religieux, équivalant de fait au servage de la terre. Cela s'explique nécessairement par des invasions ou tout au moins par d'importantes infiltrations de ces populations étrangères, sans que l'on puisse songer à la trop récente extension de l'empire serbe, postérieure au règne d'Andronic et par conséquent au présent chrysobulle.

Signé au vermillon

ANDRONIC, FIDÈLE ROI

ET EMPEREUR DES

ROMAINS, LE PALÉOLOGUE.

Ma copie n'est pas encore terminée, quand les deux plus jeunes filles de Pappa-Andréas viennent me chercher pour le repas de midi. Je le devine du moins; car elles se tiennent là, sans oser ouvrir la bouche. A table, Pappa-Andréas me présente son frère, qui est boiteux, mais un de ces boiteux remuants, agités, qui ne peuvent se tenir en place. Il nous déclare que si les habitants de Kalabaka, malgré l'excellence de leurs terres, sont peu laborieux, la faute en est à la situation de leur ville, qui est un lieu de passage, sur la route très fréquentée de Thessalie en Épire. Il en résulte une procession incessante, non seulement d'amis et de connaissances, mais encore de fonctionnaires turcs de tout grade, dont la réception s'impose, même quand elle n'est pas imposée. Pour lui, son parti est pris : puisqu'il lui faut manger son bien, il le mange joyeusement.

Cependant j'ai décidé de quitter Kalabaka aujourd'hui et de commencer dès ce soir la visite des monastères. Liman-

agha avec les chevaux viendra me prendre à l'église épiscopale, où j'ai encore un peu à travailler.

Pappa-Andréas m'accompagne jusque-là. Après ma copie terminée je m'entretiens encore quelque temps avec lui, dans le cimetière attendant à l'église, au pied d'un gros cyprès. Je prends note des rites funéraires : les habitants allument à certains jours des cierges sur les tombes; les riches les placent dans des espèces de petites châsses en bois peinturlurées de couleurs vives, les pauvres dans des pots cassés. Le lieu amène des conversations plus ou moins macabres; par exemple je me renseigne sur la superstition, très répandue chez les Grecs, d'après laquelle, lorsque le corps du défunt ne s'est pas complètement décomposé dans la terre, c'est un signe de damnation. Cette opinion visait sans doute, à l'origine, la coutume païenne de la momification. Pappa-Andréas me répond très judicieusement qu'il est impossible à l'homme de connaître les décrets de Dieu sur ceux qui ne sont plus.

Mais voici Liman-agha et les chevaux; le moment est venu de remercier Pappa-Andréas de son hospitalité si cordiale. Je ne puis me résoudre à lui mettre dans la main une somme de monnaie. J'ai apporté sur moi le plus joli de mes bijoux parisiens, destinés à faire des cadeaux : un bracelet de grosses perles bleues qui n'a pas grande valeur métallique, mais qui est monté très brillamment sur des chaînes d'argent doré. Je le lui présente, en le priant de l'offrir de ma part à la *pappadia*. Il se saisit de l'objet avec une certaine âpreté et furtivement le plonge dans les profondeurs de sa longue robe. Je suis très intrigué par son geste, et, déjà monté à cheval, je cherche à me l'expliquer sans y réussir. Est-ce sévérité sacerdotale? A-t-il eu peur d'être vu recevant un cadeau, ou trouve-t-il que la femme d'un prêtre ne doit pas se montrer avec de pareils bijoux? Ou bien encore, s'exagérant la valeur du bibelot, se réserve-t-il d'aller le porter au beau premier lapidaire?

## XVI

## Au couvent de Saint-Étienne

Les 5, 6 et 7 août 1858.

Nous sommes à présent à l'entrée du couvent d'*Haghios-Stéphanos (Saint-Étienne)*, le plus voisin de la ville, dont il est à peine distant d'un millier de mètres, vers le nord-est.

La roche qui le porte n'est séparée de la montagne que par une étroite et profonde coupure naturelle. Quelques marches, taillées dans la pierre, conduisent à un petit pont-levis jeté sur l'abîme. L'entrée des constructions s'ouvre obliquement, comme celle d'une forteresse. Il y a une chapelle très ancienne, à demi creusée dans le rocher, et une grande église consacrée au patron du monastère. Le roc montre partout des dispositions modifiées à différentes époques. Dans la direction du sud-est, la vue domine la Thessalie; du côté de l'Ouest, une esplanade pratiquée par les moines permet à l'œil de plonger sur les précipices, au pied desquels s'abrite la ville de Kalabaka.

L'higoumène est un petit homme alerte, à la figure fine, à la barbe brune; il a tout l'air de bien mener le temporel de son couvent.

En attendant le repas du soir, il met entre mes mains le *Codex*, sur lequel je trouve notés plusieurs faits intéressants. Ainsi, d'après certains manuscrits, qui d'ailleurs ne me sont pas montrés, le monastère daterait de l'empereur Cantacuzène. Il est certain que les moines recevaient en 1398 une

précieuse relique, la tête de saint Kharalambos, don du voïvode de Hongro-Valachie, Jean Vladislav, et de son neveu le grand vornik Dragomaris, avec un acte de donation en langue roumaine.

Enfin nous soupons, et fort bien, en compagnie d'un médecin de Kalabaka et d'un grand jeune père qui est le lieutenant de l'higoumène. Cinq ou six moineillons, aussi bien tenus qu'étaient débraillés ceux de Dousko, desservent prestement la table, obéissant au doigt et à l'œil.

En examinant, ce matin, quelques manuscrits laissés à ma disposition, je fais une découverte des plus intéressantes et tout à fait opportune. Un mince cahier, d'une écriture assez moderne, contient la copie d'un document plus ancien, transcrit en 1776, au monastère de Varlaam, par un archevêque de Raska, nommé Ghérasimos, qui se trouvait alors en exil (1) dans ce couvent. Le document ainsi conservé n'est autre chose qu'un rapport officiel, adressé à un évêque, sans aucun doute à celui de Stagi, sur les origines des Météores. Pouvais-je mettre la main sur un guide plus précieux, au moment où je commence la visite des célèbres couvents?

*Discours historique  
sur les origines des Météores*

Ce discours, il est vrai, n'est pas désintéressé : il s'agit d'une protestation contre les prétentions du plus grand des monastères, de celui que l'on appelle plus spécialement le *Météore (Météôron)* et qui s'était arrogé une sorte de prédominance sur l'ensemble des *Météora* (2). L'enquête n'en est pas moins conduite très sérieusement. J'ai pu vérifier moi-même la plupart des témoignages, inscriptions et documents

(1) Sorte de peine disciplinaire, que les Byzantins désignent dans leur langage ecclésiastique par le mot *exoria*.

(2) Ayant vérifié par la suite que ce document était inédit, j'en ai publié d'abord la traduction en 1864, dans la *Revue archéologique* (IX p. 168), puis le texte en 1876, dans ma *Mission de Macédoine* (p. 441).

divers sur lesquels elle s'appuie. Elle cite notamment le *Jugement Synodal* de la Panaghia Mégalôn Pylôn, dont nous avons apprécié déjà toute l'importance pour l'histoire de la contrée à cette époque. Le document nouveau me renseigne sur une suite de faits encore ignorés pour la plupart et que je n'aurais trouvés dans aucun livre.

Dans le travail de transcription que je m'empresse d'exécuter, je trouve, sur place, une excellente leçon d'histoire. Maintenant je sais que, vers la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, commence à fleurir en Thessalie ce genre d'ascétisme qui voit dans les roches Météores des colonnes naturelles créées tout exprès pour favoriser l'organisation d'une nouvelle secte de Stylites. Les quelques ermitages établis à la suite des premières escalades ne tardent pas à s'unir par des liens de voisinage; ils forment ainsi entre eux ce que les anachorètes de l'Égypte chrétienne appelaient une *skétis* et ce que nous appelons une *thébaïde*.

Le petit monastère de la *Panaghia Doupianos*, situé au pied des rochers et dépendant anciennement de l'évêché de Stagi, est le modeste chef-lieu de ce groupe monastique. L'higoumène de Doupianos porte en conséquence le titre de *Premier* de la thébaïde, ainsi nous l'a fait connaître par anticipation sa signature au *Jugement Synodal*. La série de ces *Premiers* débute par un certain Nilos, qui avait installé dans les cavernes voisines plusieurs chapelles, datées de l'an 6875 (1367 ap. J.-C.), « lorsque régnait à Tricca, ajoutaient les inscriptions, notre très pieux et très heureux seigneur Kyr Siméon Paléologue Ourésis ». Deux ordres de faits curieux se trouvent ainsi étroitement associés dans l'histoire des Météores et se présenteront parallèlement à nos yeux : le merveilleux développement de cette folie religieuse, et la tentative éphémère des kral de Serbie s'efforçant de substituer un Empire serbe à l'Empire Grec en décomposition.

Une loi d'attraction inévitable fait ensuite que chaque ermitage tend à s'agrandir et à devenir un petit monastère,

mais sans que le moine qui dirige chacun d'eux prenne tout d'abord le titre d'higoumène; la dénomination plus familière de *Père* de son couvent doit lui suffire. On constate cependant de bonne heure la première expansion de celui des monastères qui est destiné à primer tous les autres et à devenir par excellence le *Météore*. Le nom de Large-Rocher (Platys-Lithos), attribué à la haute plateforme dont il n'occupait à l'origine qu'une faible partie, suffirait pour expliquer matériellement l'extension qu'il doit prendre; mais son rapide accroissement tient aussi à la puissante influence exercée par l'un des plus anciens acolytes qui vinrent se joindre au premier fondateur, saint Athanase. Il s'agit du roi-moine Joasaph, de ce Jean Ourésis Paléologue dont nous avons déjà entrevu la figure. Il nous est donné ici comme le propre fils du roi serbe Siméon Ourésis, régnant à Tricca comme le frère de la princesse Marie-Ange Doucas Paléologue, despotesse d'Épire. Aucun fait ne montre mieux jusqu'à quel point l'histoire de la domination serbe en Thessalie est inséparable, on peut le dire, de l'histoire des Météores.

Enfin le Large-Rocher ayant le premier obtenu de l'autorité archiépiscopale le droit à l'higouménat, son exemple fut suivi par les autres monastères qui devinrent autant de véritables communautés aériennes, entre lesquelles les rivalités ne firent que s'accroître et produisirent même des batailles de moines, racontées avec beaucoup de vivacité et de couleur par le présent *Discours historique*. Il faut lire ces détails dans le texte dont je me suis contenté de donner ici un bref résumé.

Après que la copie de ce document m'a donné sur place une véritable leçon d'histoire locale, un second manuscrit vient compléter fort à propos mon instruction sur le même sujet : c'est une sorte de chronique, consacrée, il est vrai, non à la Thessalie, mais à l'Épire. Seulement, comme les deux

régions sont limitrophes et souvent gouvernées par les mêmes chefs, je trouve là un certain nombre de faits et surtout des dates intéressantes très directement l'*Hellado-Vlachie* (pour me servir du terme constamment employé par le nouveau texte à propos de la région thessalienne).

*Petite Chronique d'Épire.*

Ces pages m'apprennent que la descente du roi serbe Étienne Douschan en Thessalie et le gouvernement de son général Préaloubos, portant le titre de César, n'ont eu en rien le caractère d'une intervention pacifique. Aussi, après leur mort presque simultanée (1355), une véritable réaction se produisit-elle en faveur de l'élément grec : un prince grec, Nicéphore Ducas, fils de l'ancien despote d'Épire Jean Ducas, vint de Constantinople, et, reprenant en mains le gouvernement des deux provinces, s'efforça de faire rentrer les exilés. Son action fut contrariée à la fois, dit le texte, « par l'opposition des Serbes et par la turbulence des Albanais ». Contre ces derniers il donna le fâcheux exemple de se faire appuyer par un contingent turc et périt en combattant sur l'Achéloüs (1348).

C'est alors seulement que le roi serbe Siméon Ouros, comme frère et comme successeur de Douschan, vient établir le siège de sa royauté à Trikkala, où il paraît avoir été reçu avec plus de faveur que le César Préaloubos. Chargé antérieurement par son frère de gouverner l'Épire, il y avait épousé une princesse grecque, Thomaïde Ducas, fille de l'ancien despote Jean Ducas et sœur de Nicéphore Ducas, dont Siméon était ainsi le beau-frère. Les deux enfants qu'il a de Thomaïde, le moine Joasaph et la princesse Marie-Ange Ducas, jouissaient en Thessalie d'une popularité particulière, dont il bénéficia lui-même.

Se posant en successeur de son frère et voulant s'emparer de Belgrade, il avait bien réussi tout d'abord, avec une armée

de Grecs, de Serbes et d'Albanais, à s'avancer sur les frontières de la Serbie, lorsque la mort de Nicéphore le fit se rabattre sur Trikkala. Il faut dire aussi que notre chronique nous révèle à ce sujet un fait de première importance : le roi Douschan a laissé un jeune fils, nommé Oursis (Ouros) qui était son successeur légitime et dont les partisans avaient dû barrer la route à l'envahisseur. Siméon a pu se faire proclamer par ses soldats roi et même empereur des Serbes et des Romains : il n'est en réalité qu'un double usurpateur, qui s'approprie du côté serbe le nom d'Ouros, comme celui de Paléologue du côté byzantin.

Ses premières ambitions n'ayant pas eu le succès qu'il espérait, « il ne s'intéresse plus, dit encore notre texte, qu'à la seule *Hellado-Vlachie* », où il paraît retenu par l'attraction de la vie gréco-byzantine. Il néglige même l'Épire, qu'il laisse, sauf le district de Janina, aux mains des chefs Albanais.

Tels sont en quelques mots les renseignements que le nouveau manuscrit porte à ma connaissance.

Le soir, l'higoumène vient me chercher pour me faire voir, sur le rocher, tout près de la porte, une inscription presque complètement effacée, qu'il suppose avoir été tracée là par quelque ermite, avant la fondation du couvent. Ce n'est qu'avec instance et prière que j'obtiens ensuite la communication d'une lettre du patriarcat, encore munie de ses cachets de plomb. Elle n'est pas d'ailleurs fort ancienne et ne fait que confirmer la possession des reliques de Valachie, elle n'accorde au couvent de Saint-Étienne que le titre de monastère patriarcal.

Un dernier coup d'œil donné, le matin, à mes extraits et copies, ne m'empêche pas de prêter attention au mouvement intérieur du couvent. Je m'étonne d'y voir venir plusieurs femmes ; il faut croire que le pont-levis reste facilement abaissé. Je remarque surtout une vieille, aux traits superbes sous ses cheveux gris mal peignés, accompagnée de deux jeunes filles

vraiment jolies, dans le misérable et lourd costume des paysannes. Il y a aussi une petite rieuse, qui circule par tout le monastère. Ce monde féminin entre bien facilement dans les cellules, s'adresse aux jeunes moines, que je vois sortir deux ou trois fois sous le promenoir couvert et ricaner entre eux. Bien loin sont les temps de Kyr Athanasios, dont la règle défendait de porter à manger à une femme dans les limites des couvents, « même si elle mourait de faim ».

Ce n'est sans doute qu'au prix d'une certaine liberté, dont il profite lui-même, que l'higoumène parvient à garder les quelques jeunes moines qui forment son personnel. Toujours est-il que, mieux nippés et plus éduqués que ne le sont ordinairement les moines grecs, ils contribuent à donner au couvent de Saint-Étienne la réputation d'être le plus civilisé (*politikon*) des Météora.

L'higoumène me raconte qu'il a failli être étranglé dernièrement dans un village, par un paysan qui en voulait à sa bourse, et c'est en vain que l'on a tenté de mêler à cette affaire des questions de femmes. L'agresseur, emprisonné par ordre du Pacha, n'aurait été relâché que sur la prière de l'higoumène et du métropolitain, après avoir avoué son forfait.

L'apparition matinale de Liman-gha m'avertit que le moment est venu de quitter Saint-Étienne et de continuer notre tournée pour visiter maintenant le monastère de Varlaam.

## XVII

## Au couvent de Varlaam

Les 7 et 8 août 1858.

Nous sommes de nouveau en route. L'higoumène, qui se rend au Météore, nous accompagne pendant la première partie du chemin, monté sur un vigoureux bidet et la tête ombragée d'un grand parasol. Nous apercevons, sur les roches voisines, le monastère de *Haghia-Triadha* (la Sainte-Trinité), qui est, comme Saint-Étienne, un des trois couvents de moindre importance encore occupés. Notre compagnon de route m'avertit que la communauté, n'étant pas riche, n'a pas le moyen de renouveler le câble qui sert pour l'ascension ; la corde est simplement renouée. Cela ne m'eût pas empêché de risquer l'aventure pour voir s'il n'y avait pas là aussi quelques documents curieux ; mais c'est le temps qui me manque.

Un peu plus loin, le troisième de ces monastères et le plus pittoresque, le petit couvent de *Roussani*, se montre à nous, bizarrement perché sur une grande lame de pierre, parmi toute une forêt de roches pointues.

A la bifurcation des deux chemins, je prends congé de mon petit gaillard d'higoumène, qui s'éloigne dans la direction du Météore. Bientôt nous sommes dans une gorge profonde, au pied de l'épais massif rocheux de *Varlaam*, dont les pans sont taillés à pic. Il y a même par endroits des érosions, qui les rétrécissent à la base et leur donnent un aspect

encore plus inaccessible. Très haut, au-dessus de nous, les toits saillants, les balcons et les constructions surplombantes du monastère débordent de tous côtés les escarpements : c'est un modèle d'architecture en surplomb.

Nous crions : une ou deux têtes paraissent aux balcons de bois. On nous demande si nous voulons monter, et, sur notre réponse affirmative, un moineillon dégingole prestement, un peu plus loin, par les échelles articulées, pour organiser mon ascension.

L'énorme câble commence à descendre avec son crochet de fer et le filet que l'on y a suspendu. Le moineillon me fait asseoir à la turque au milieu du filet à larges mailles, qu'il a étalé sur le sol, et m'y installe avec mon sac et ma couverture de voyage. Les mailles qui forment le bord circulaire sont ensuite relevées autour de moi et passées toutes ensemble dans le crochet. Liman-agma me déclare qu'il ne goûte pas ce genre de locomotion et qu'il est heureux de s'en aller en bas des rochers, au *métokhi*, avec ses chevaux.

Mon ascension commence. J'aime fort cette façon d'aller ; elle est douce et sans heurts. On voit au-dessous de soi, entre ses jambes croisées, l'abîme sur lequel on pèse et dont rien ne vous sépare qu'un mince mais solide réseau de cordes. Il faut seulement fermer parfois les yeux ; car le filet se prend à tourner sur lui-même, et il n'y a pas d'autre moyen pour éviter l'étourdissement. Il arrive aussi que l'on frôle presque la paroi du rocher ; je puis la toucher du doigt. C'est, comme partout aux Météores, une roche terreuse, mais plus dure que le plus dur ciment ; cette terre pétrifiée est toute mêlée de petits cailloux vivement colorés, que je n'ai pas de peine à reconnaître pour identiques aux jolis galets du haut Pénée.

Enfin je suis au niveau de la barbe des pères, qui me regardent à travers les mailles, curieux à bon droit de connaître la figure du visiteur qu'ils viennent de hisser. Deux bras vigoureux saisissent l'inconnu dans son enveloppe et le

tirent à l'intérieur du balcon. On me dégage, et me voici sur mon séant, au milieu des moines étonnés, près du gros cabestan qui a servi à l'ascension. Arrive l'higoumène, un grand homme sec, dont le nez pointu et les lèvres pincées ne me laissent pas espérer une abondante moisson de chrysobulles.

On me fait visiter tout de suite l'église, qui n'est pas très grande, mais très bien disposée en forme de croix, avec l'abside et les deux bras du transept également arrondis à leur extrémité. L'ensemble de ces courbes est d'un heureux effet ; on peut ainsi embrasser presque d'un seul coup d'œil l'ensemble des peintures, qui ont conservé tout leur éclat. La nef ne dépasse pas non plus de beaucoup la longueur des trois autres branches, comme cela se comprend dans une église construite surtout pour les moines. La voie d'accès par le câble et le filet n'est pas faite pour les foules et ne pourrait amener, même aux fêtes les plus solennelles, un groupe nombreux d'assistants. Il faut se souvenir à tout instant que l'on est ici réellement séparé du monde, dans une sorte d'île aérienne « escarpée et sans bords », et que toute chose, même l'architecture, y est soumise à cette condition. Il en résulte que le plan de l'édifice est beaucoup plus ramassé qu'à l'ordinaire et se ramène presque tout à fait aux proportions de la croix grecque. On ne doit pas rattacher à la première conception un grand vestibule couvert, rajouté après coup : les moines s'en servent pour engranger leur provision de maïs.

Sur une grande tuile carrée, placée près de l'abside, en dehors de l'église, est gravée une inscription qui peut se traduire ainsi :

« Nectarios et Théophanès, prêtres-moines et fondateurs, originaire de Joannina, de la famille des Apsaras, en l'année née 7050, quinzième de l'indiction. »

La date répond à l'année 1542 après Jésus-Christ.

A l'intérieur de l'église, une inscription plus détaillée

complète celle qui précède, mais elle ne la suit pas de tous points :

« Ce divin et très vénéré temple du vénérable monastère « de Tous-les-Saints a été élevé de fond en comble et renouvelé (?) par les très bienheureux parmi les prêtres-moines, « les deux frères Kyr Théophanès et Kyr Nectarios, en l'année « née 1548 ; il a été renouvelé en 1780. »

L'écart chronologique entre les deux textes s'explique facilement. La tuile carrée n'est plus sans doute à sa place primitive et ne dit pas à quelle partie des constructions elle se rapporte. La seconde inscription est relativement très récente ; elle rappelle à quelle époque l'église a été terminée. Le premier renouvellement dont elle parle peut provenir d'une erreur de lecture ; mais il n'est pas impossible non plus qu'il fasse allusion à quelques restes d'une chapelle plus ancienne. Les *Apsaras* ou *Apsarades* étaient une riche et puissante famille de Joannina, déjà mentionnée dans la *Chronique d'Épire* consultée plus haut.

On observera que le vocable de *Tous-les-Saints* désigne ici le monastère en même temps que l'église. Quant au vieil ascète Varlaam qui, deux cents ans plus tôt, escalada le premier ces rochers et sans doute y laissa quelques restes d'un premier ermitage et d'une humble chapelle, les inscriptions n'en disent rien. Seule la tradition a très justement conservé son nom et l'a fait prévaloir. Je sais, par le *Discours historique*, que Varlaam était contemporain d'Athanasios et qu'il appartenait comme lui à la période initiale de la fervente ascétique ; un détail pittoresque le représente, en effet, défendant à coups de fronde, du haut de son rocher, Athanasios, attaqué sur le sien par des brigands.

La fondation de Nectarios et de Théophanès tombe au contraire en pleine domination ottomane, à une époque beaucoup moins intéressante pour l'histoire du pays. C'est le régime turc déjà quelque peu adouci et passé presque en habitude, sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-

1566), ainsi que nous l'avons précédemment observé pour la reconstruction du couvent de Dousko. Les nouveaux maîtres musulmans du pays commencent à voir dans les monastères grecs des établissements de production agricole, parfaitement ordonnés, très portés à rechercher la protection du pouvoir et disposés à la payer par des contributions et des redevances. On peut dire aussi que les Turcs ne sont pas non plus sans considérer avec une certaine faveur des excroissances religieuses comme celles de ces stylites : n'en possèdent-ils pas des équivalents dans leurs tégés de derviches ? De toute manière, ce n'est plus le temps des bulles d'or ; on ne peut guère espérer mettre la main que sur des actes plus récents et moins solennels.

Les pères me font faire un excellent déjeuner, avec *glyko* et vin du cru. Cela ne veut pas dire qu'ils cultivent la vigne sur leur rocher ; mais à mesure que les anciens ermitages devenaient des monastères, chaque communauté s'est ingéniée à occuper au pied des précipices, sur les premières pentes de la chaîne et dans toute la région environnante, des parties cultivables pour jardins, vignobles, terres à blé, emplacements de moulins à eau. Ces accroissements ont même été la cause principale des luttes qui ont soulevé les couvents les uns contre les autres. C'est encore dans le *Discours historique* que j'ai trouvé le vivant tableau de l'une de ces batailles entre moines (1) : « Les très bienheureux « pères Kyr Nectarios et Kyr Théophanès, qui habitaient le « rocher de Varlaam, voulurent avoir un coin de jardin dans « le bois, afin de se procurer un peu de délassement. « Durant trois années pleines, ils le défrichèrent, le plantèrent, s'appliquèrent à le tailler avec soin... Mais après que « finalement ils l'eurent bien nettoyé et qu'ils l'eurent « enclos, alors s'alluma contre eux la jalousie. Les Météorites « ne donnèrent pas de sommeil à leurs yeux avant d'être

(1) Voir *Mission de Macédoine*, pp. 445, 446.

« descendus pour détruire la nouvelle plantation, ce qui  
 « arriva bientôt. En effet, pendant toute la Grande Semaine,  
 « les malheureux firent chaque jour des rassemblements  
 « pour se concerter sur les moyens d'accomplir cette œuvre  
 « de destruction... Armés d'une quarantaine de hachettes,  
 « ayant mis leur higoumène à leur tête et s'étant retroussés  
 « et boutonnés comme pour aller en guerre, ils coururent  
 « au jardin et le hachèrent avec fureur, jusqu'à ce qu'ils  
 « l'eussent enfin détruit. »

Il est vrai que, depuis cette époque, le couvent de Varlaam a trouvé le moyen de réparer ou de compenser le dommage.

Pour la visite de la bibliothèque, c'est l'higoumène en second, le *prohigoumène*, qui est chargé de me servir de guide. Il y a là dans une salle basse, où malheureusement les livres moisissent, une collection assez nombreuse de beaux manuscrits, principalement des évangiles et des exemplaires des Pères de l'Église, dont deux ou trois sont ornés de miniatures byzantines. Au bout de quelque temps je me résous à faire la grande demande, celle des documents intéressant le monastère. Si les chrysobulles font défaut, il peut y avoir des lettres patriarcales, des chroniques inédites. N'est-ce pas à Varlaam que l'archevêque Ghérasimos de Raska dit avoir transcrit le *Discours historique*, dont je viens de trouver une copie au monastère de Saint-Étienne? Pour ces communications le prohigoumène me renvoie à l'higoumène, et celui-ci, comme je m'y attendais, fait la grimace, puis la sourde oreille. J'insiste, je le poursuis, mais rien n'y fait. De dépit, pour ne pas perdre mon temps, je vais dessiner, regarder l'horizon, visiter tous les recoins du monastère.

Cela, du reste, est aussi du temps bien employé. Varlaam, par sa situation, par les proportions moyennes du terrain qu'il occupe, par la disposition de ses bâtiments, est le véritable type du couvent suspendu, fait pour abriter ce perfec-

tionnement de l'ascétisme dû à l'ingéniosité byzantine, ce que j'appellerai une communauté de stylites. Il y a bien une plateforme naturelle au sommet du rocher ; mais elle a juste la dimension qu'il faut pour porter l'église et laisser un peu d'air entre elle et les constructions qui l'encerclent. Cette cour centrale est égayée par quelques arbres, dont un grand cyprès. Tout autour les dépendances, dans leur variété d'aspect, cellules, réfectoire, magasins, couronnent exactement les bords du rocher à pic, en les dépassant de leurs toits saillants et de leurs galeries suspendues dans le vide. Une coupole enfumée marque la place de la cuisine ; mais il faut noter surtout une seconde église, plus petite que la première et peut-être plus ancienne, simple chapelle dédiée aux *trois hiérarques*, c'est-à-dire aux trois grands docteurs de l'Église grecque, saint Basile, saint Jean Chrysostome et saint Grégoire de Nazianze.

Le soir, à dîner, je suis magnifique de silence et d'effets de sourcils : enfin j'ouvre la bouche, j'invective, je laisse éclater ma colère, et je me fais promettre pour le lendemain les parchemins du couvent.

Les documents que l'on me communique le lendemain matin sont pour la plupart rédigés en langue roumaine, comme celui que j'ai déjà rencontré à Saint-Étienne. Cela s'explique par le fait que Varlaam possède d'importantes propriétés en Valachie, auxquelles il doit principalement sa richesse. Plusieurs des jeunes moines viennent de ce pays, et l'higoumène y a passé lui-même de longues années. Ces relations tiennent-elles au nom de Vlachie porté entre temps par la région des Météores et à la nombreuse population roumaine qui en habite les montagnes? Cela n'a rien d'impossible. Parmi les documents grecs, deux lettres patriarcales, de dates peu anciennes, 1648 et 1742, ne font que consacrer ces donations, ce qui n'est pas d'un intérêt majeur pour mes recherches.

Au moment où je fais mes préparatifs de départ, je suis

abordé par une vieille connaissance, que je ne reconnais pas au premier moment, un vieux moine à longue barbe et à figure intelligente. C'est l'higoumène de la Panaghia d'Elas-sona, que j'avais rencontré en 1855 dans son couvent, lors de mon voyage au Mont-Olympe. Il est ici en exil (*exoria*, comme disent les Grecs), à la suite des intrigues qu'il dit avoir été dirigées contre lui par un parti hostile. Il me porte envie en voyant que je vais redescendre avec le filet; mais à son égard, la consigne est inexorable.

Depuis l'exil de l'archevêque Ghérasimos, Varlaam est décidément un lieu choisi volontiers pour de pareils internements, et l'on peut dire qu'il est disposé tout exprès.

## XVIII

## Au couvent du Météore

Du 8 au 11 août 1858.

Par une chaude matinée, un moinillon me conduit jusqu'au couvent du *Météore* ou du *Large-Rocher*, qui étale, en effet, ses constructions sur une plateforme moins resserrée que celle de Varlaam. Les deux massifs, également escarpés, sont d'ailleurs tout voisins. La cérémonie du filet, du crochet et de la corde, recommence dans les mêmes conditions. Je suis reçu en haut par un brave homme d'higoumène, qui paraît très flatté de ma visite et m'accueille par de bonnes paroles. Voilà qui est d'un heureux augure pour un dénicheur de bulles!

Pappa-Kallinikos n'est pas aussi bien harnaché que ses collègues des deux précédents monastères. Il me confie tout de suite que son couvent est dans une mauvaise passe; les dettes contractées par un ancien higoumène en sont la cause. Lui-même n'a été envoyé ici par le patriarche que pour relever les affaires. Son monastère à lui, auquel il n'a pas voulu renoncer, est le petit couvent de *Korbovo*, près de Trikkala. Le Météore, comme Varlaam et Saint-Étienne, possède en Valachie des *métokhia* de grande valeur, qui font sa richesse; mais ils ont été abandonnés pour quatre ans à des créanciers de l'ancien higoumène; celui-ci n'a laissé sur le Large-Rocher que les murailles.

L'higoumène par intérim est heureusement un homme

d'action et de commandement; il fait marcher à la baguette un jeune moine et deux ou trois domestiques qui sont sous ses ordres. Il a remeublé fort modestement la salle des étrangers, avec des coussins qui répandent une grosse odeur de foin. La cuisine ne vaut pas celle de Varlaam; mais on voit que les gens font de leur mieux. Le bon père préside le repas; il l'assaisonne de récits, entrecoupés de brusques appels à ses moinillons en guenilles. Sa plaisanterie coutumière est d'employer le *ghell* solennel des Turcs, appelant leurs serviteurs.

Chose extraordinaire, il est le premier à me proposer de visiter la bibliothèque; il a hâte d'apprendre par moi ce qu'elle peut contenir de précieux. Seulement le vieux *pneumaticos*, qu'il charge de me conduire, aime à faire sa sieste; il est du temps des anciens higoumènes et seul résiste au mouvement général imprimé par leur successeur. Il faut patienter et attendre son réveil.

L'église, consacrée à la Transfiguration (*Métamorphosis*), est spacieuse et très belle. Elle n'est pas sombre, ainsi que beaucoup d'églises byzantines, mais éclairée à plein jour par un grand nombre de petites fenêtres. Cela augmente encore l'effet de ses peintures, admirables de conservation; l'intensité du bleu d'outremer, qui remplit presque tous les fonds, devait donner à l'esprit contemplatif des anciens moines une vision du paradis. On remarque aussi le large développement du transept: les deux bras dessinent d'abord des angles droits comme pour se terminer carrément, mais sur ces angles s'ouvrent des demi-rotondes, qui donnent à l'ensemble une disposition presque circulaire. Dans l'intérieur de l'abside, flanquée de deux absidioles, est peinte l'inscription suivante: « Ce saint et très vénéré temple de « notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ a été élevé et construit « par le travail et la dépense de nos bienheureux pères, « Athanase et Joasaph, en l'année 6896 (= 1388 ap. J.-C.). » Quant à l'image du fondateur, « elle a été peinte par le plus

« humble des frères en l'année 6992, deuxième de l'indiction « (= 1484 ap. J.-C.). »

Toute cette partie contenant le sanctuaire proprement dit, ou *hiéron*, passe, en effet, pour plus ancienne que le reste de l'église; on la fait remonter à la première fondation, commencée par Athanase et continuée par le fameux roi-moine Joasaph, prince royal de Serbie et se disant Paléologue. Nous l'avons déjà plusieurs fois rencontré sur notre route; mais nous le trouvons enfin ici dans le monastère qu'il a illustré par sa présence. Nous avons même l'heureuse fortune de voir, non loin de l'inscription, son image auprès de celle d'Athanase, car il y a deux figures, distinguées chacune par leur nom, et non pas une seule, comme le ferait croire le texte qui précède. Aucune différence d'ailleurs entre les deux représentations; elles portent le même costume: un manteau brun sur une robe blanche, et pour ceinture une corde serrée par un anneau de fer. Telle était la modeste tenue des anciens ermites et ascètes de la thébaïde; cela n'a rien de commun avec le costume actuel des moines grecs.

A propos de peintures, je dois mentionner aussi, dans l'abside, une remarquable figure du Christ, en costume royal, assis sur son trône, recevant de sa mère une supplique, inscrite tout au long sur le rouleau que la Panaghia tient à la main. Ces peintures ne sauraient d'ailleurs remonter à l'époque de la construction primitive; la date de fondation qui les avoisine ne peut avoir été mise là que de souvenir et sur des documents plus anciens. La même observation semble devoir s'appliquer aussi à une autre inscription gravée extérieurement, en lettres profondes et soignées, sur le meneau de marbre qui divise en deux la fenêtre de l'abside. Elle est ainsi conçue: « En l'année 6896 « (= 1388 ap. J.-C.) a été construit ce très vénéré temple de « Notre-Seigneur Jésus-Christ par le concours du très honorable entre les moines Joasaph. » Ce meneau peut très

bien avoir été rajouté dans la construction, ou tout au moins avoir reçu après coup la gravure des lettres. L'identité des deux dates, répondant également à l'année 1388, montre qu'elles se rapportent à l'achèvement de la première construction par Joasaph, nommé seul dans la seconde inscription. Cette date est d'ailleurs pour lui particulièrement grave, si l'on réfléchit que, l'année suivante, en 1389, les Serbes, malgré des prodiges d'héroïsme, vont être battus par les Turcs à Kossovo. Ainsi pendant que, dans l'ancienne Serbie, un chef militaire, le *Knès* Lazare, s'efforce de préparer la résistance à ce formidable assaut, le dernier héritier de la dynastie serbe, Jean Ourosh Paléologue, en religion le moine Joasaph, vêtu de la robe et du manteau des stylites, préside à la construction d'une église sur les roches inaccessibles de la Thessalie.

La nef et les parties qui en dépendent sont au contraire plus récentes d'environ deux siècles, comme l'indiquent nettement les inscriptions placées au-dessus des portes. L'une, gravée sur une plaque de marbre, donne la date suivante : « Ce très vénéré temple de la Transfiguration de « Notre-Seigneur Jésus-Christ a été construit par le concours « du travail et de la dépense des frères alors présents, en l'an « née 7053 (= 1545 ap. J.-C.). » Une seconde inscription, tracée au pinceau et directement en rapport avec la décoration picturale, retarde encore la construction de huit années, sans doute pour y comprendre l'achèvement des peintures.

Les constructions nouvelles sont d'ailleurs édifiées, comme les anciennes, avec grand soin, sur des fondations taillées dans le roc, pour les garantir contre l'écoulement des eaux. Il est remarquable surtout que ces agrandissements considérables coïncident comme époque avec les constructions de Varlaam et pareillement avec celles de Dousko. Ces dates comprises entre les années 1542 à 1558 correspondent toutes au règne de Soliman le Magnifique (1520-1566); elles attestent par des faits la politique plus libérale de ce

sultan envers ses sujets grecs et l'espèce de renaissance qui en résultera pour l'architecture religieuse et monastique.

A la même époque appartient la construction de la *trapéza* (1), ou réfectoire du monastère, bâtiment formé par une série de coupoles que supportent des piliers massifs.

Une sorte de niche en dehors de l'église, contient un fragment d'inscription peinte sur enduit, détaché sans doute à la suite de quelque restauration des anciennes peintures et soigneusement encastré après coup dans cette maçonnerie. On comprend que les moines l'aient conservé, car c'est une inscription funéraire d'Athanase, le premier fondateur du Météore. Par malheur, les deux dernières lettres numérales de la date sont effacées et empêchent de la déterminer. Voici ce que j'ai pu lire : « Le serviteur de Dieu Athanasios ... « (*ici un mot incomplet*) ... père supérieur et fondateur de ce « monastère, s'est endormi dans le Seigneur, en l'an « née 70 ... cinquième de l'indiction. » Cela confirme, de toute manière, l'assertion du *Discours historique* sur le titre de « Père » donné aux premiers fondateurs. On y a seulement ajouté ici l'épithète de *Katholicos*, indiquant que l'autorité de ces pères était générale, ce qui m'a permis de traduire par « père supérieur ».

Les constructions du Météore sont loin d'occuper toute la superficie du Large-Rocher; elles n'en recouvrent que l'angle ouest. On ne se trouve pas encerclé par les bâtiments, comme à Varlaam; la plus grande partie de la plateforme a été laissée à son état naturel, et l'on y circule librement.

Enfin on m'avertit que je puis me rendre à la bibliothèque; Pappa Kallinikos s'y trouve auprès du *pneumatikos*, pour tenir en éveil son activité. Il ne lui laisse aucun répit qu'il n'ait ouvert successivement devant moi presque tous les volumes placés sur les rayons. Le monastère possède des trésors comme manuscrits, mais ce sont presque sans

(1) littéralement : table.

exception des manuscrits religieux dont plusieurs ornés de miniatures. Je remarque un recueil contenant divers traités pieux ou moraux de l'empereur Léon le Philosophe; le texte est écrit en lettres d'or, sur parchemin, dans un format se rapprochant de notre petit in-8°. Il ne faut pas oublier de précieux imprimés parmi lesquels un très bel évangile grec de Robert Estienne. Comme il se fait tard, je remets au lendemain de soulever la question des chrysobulles. Je me contente de faire porter dans ma chambre une vie manuscrite de saint Athanase en grec vulgaire, dans laquelle j'entrevois un utile complément d'informations sur l'histoire même du Météore.

Je commence par prendre d'importants extraits de cette biographie :

*Vie de saint Athanase  
Fondateur du Météore  
(en grec vulgaire)*

Athanase avait fait son noviciat au Mont-Athos sous le patronage du vieux moine Grégorios, d'après un système d'apprentissage qui prévaut, en Orient, pour beaucoup de carrières religieuses ou civiles, pour la vocation monastique comme pour la médecine par exemple. Une attaque de corsaires les ayant contraints tous les deux à quitter la Sainte-Montagne, ils entendirent parler en chemin des Roches-Météores, de leur merveilleuse situation et des miracles d'ascétisme qu'y accomplissaient les premiers ermites. Ils s'y rendirent aussitôt et, pendant plusieurs années, choisirent pour leur résidence l'une des moins praticables de ces roches, un étroit rocher terminé en pointe, d'une médiocre hauteur, mais escarpé et isolé de toutes parts et, pour ces raisons, nommé *Stylos* (la colonne). C'est là que l'on voit Athanase, dans une anfractuosité creusée en caverne, s'occuper de tissage et de vannerie.

Cependant son patron, son *ghérôn* (1), finit par ne plus pouvoir supporter une vie aussi rude; Athanase dut le reconduire jusqu'à Thessalonique, confiant momentanément le *Stylos* à un autre père, celui-là d'une telle humilité qu'il voulait, s'il venait à mourir, être laissé en pâture aux oiseaux et aux bêtes sauvages. C'est ce qui arriva : Athanase, lorsqu'il revint, ne fut averti d'avoir à rechercher et à ensevelir la dépouille mortelle que par un corbeau apportant sous ses yeux l'un des doigts du mort.

C'est alors qu'Athanase décide de s'établir sur le Large-Rocher, où son ermitage prend de plus en plus la forme d'un petit monastère. Il y admet d'autres moines au nombre de quatorze, qu'il emploie à cultiver quelques terres et quelques vignes au pied des escarpements. Il fait installer l'échelle et il obtient, « d'un puissant personnage appartenant « à la race des Triballes », les fonds nécessaires pour la construction d'une église. Or, les Triballes, ce sont les Serbes, suivant l'usage des écrivains byzantins, qui se plaisent à déguiser les noms nouveaux des envahisseurs sous ceux des anciennes populations soumises à l'empire.

Athanase ne nous est pas représenté par sa biographie comme entretenant de très bons rapports avec *Préaloubos*, le César serbe établi à Trikkala par le premier envahisseur serbe, le roi Étienne Douschan. On doit croire cependant que les relations s'améliorèrent de tout point, après que le frère de Douschan, le roi serbe Syméon Ourosch (appelé Ourésis par les Grecs), marié à une princesse grecque et désireux de se rendre populaire dans le pays, fut venu s'installer à Trikkala, en se parant des titres impériaux. Je serais très porté à reconnaître en lui le « haut personnage » serbe qui fournit les fonds pour la première église édifiée sur le Large-Rocher. Cela expliquerait d'autant mieux comment le fils de Syméon, le roi-moine Joasaph, entra lui-même au

(1) Littéralement : « son vieux ».

Météore. Il n'aurait fait que continuer l'œuvre paternelle, quand « il développa en largeur et en hauteur la construction primitive, déjà fort belle ». D'après la même notice, le successeur immédiat d'Athanase fut le moine Makarios, Joasaph étant alors absent et se trouvant à Thessalonique.

Arrivent deux moines de Varlaam. Ils viennent conférer avec l'higoumène, qui s'est fait l'arbitre des différends entre Varlaam et Saint-Étienne. Leur visite me cause cependant quelque appréhension : ne vont-ils pas raconter des histoires au brave père sur mes copies, et jeter de la défiance dans son esprit? En effet, lorsque je me dirige de nouveau vers la cave obscure qui sert de bibliothèque, Pappa Kallinikos, au lieu de nous accompagner, se contente de dire quelques mots à l'oreille du pneumatikos. Celui-ci, quand nous nous trouvons tous les deux seuls au milieu des manuscrits, à la naïveté de me montrer la caisse aux chrysobulles; mais il en a perdu la clef, il la cherche ou fait semblant de la chercher. La ruse n'est pas forte, elle se complique du fait que l'higoumène, demandé par moi, prend prétexte du repas servi pour ne pas venir.

C'est encore à table que l'incident se dénouera. Je demande avec insistance que cette clef se retrouve. D'ailleurs il est facile d'envoyer un exprès à Kalabaka et de ramener un serrurier : Liman-agma, bien volontiers, se chargera de la commission. De toute nécessité je dois voir les bulles; c'est le désir formel de l'Empereur des Français (1), dans l'intérêt même du monastère.

(1) Lorsque j'invoquais ainsi, en vue de l'effet à produire, le nom du chef de l'État français, je ne pouvais pas me douter que, trois ans plus tard, en 1861, je reviendrais en Thessalie, chargé justement d'une mission directe de l'Empereur.

Enfin, un peu plus tard la clef est retrouvée : Pappa-Kallinikos renonce franchement à sa comédie et me conduit ouvrir moi-même le trésor. La caisse est pleine de documents de toutes les couleurs, sans compter les lettres patriarcales, les firmans turcs, etc... Je suis au comble de mes vœux; mais il me faut promettre au père ma protection auprès de l'Empereur. La première fois que je serai reçu par Sa Majesté, je lui parlerai de Pappa-Kallinikos et de son couvent.

Mon travail de copie, commencé dès la veille, continue à marcher bon train. Pappa-Kallinikos y assiste le plus souvent qu'il peut. J'ai à peine ouvert un document, qu'il m'en demande le contenu, pour s'étonner bientôt que je n'aie pas encore fini de prendre mes notes.

Parmi les nombreux manuscrits placés sous mes yeux, cinq pièces seulement appartiennent en réalité aux archives du Météore, et trois d'entre elles remontent même à une époque où il n'existait pas comme monastère indépendant.

Ce sont trois ordonnances (*prostigmata*) qui se rapportent particulièrement à la thébaïde de Stagi et confirment pleinement ce que nous avons appris déjà de sa primitive organisation. Toutes les trois sont adressées à ce Nilos qui nous a été présenté par le *Discours historique* comme ayant inauguré le titre de *Premier de la Thébaïde* vers l'an 1367, lorsque régnait à Trikkala le roi Syméon Paléologue Ourésis. Le synchronisme est d'autant plus utile à noter que pas un seul des trois actes n'est signé; ils portent uniquement comme date la mention, très insuffisante, de l'indiction, tracée en manière de signature, avec le cinabre ou vermillon impérial. C'était sans doute un usage pour les simples ordonnances, qui n'offraient pas le caractère solennel et plus général des chrysobulles. Le titre de « Ma Royauté », pris par l'auteur ou par les auteurs de ces trois textes officiels, suffit d'ailleurs pour en démontrer la haute origine.

ORDONNANCE  
EN FAVEUR DE LA THÉBAÏDE DE STAGI  
(sur papier)

Celle des trois ordonnances qui me paraît la plus ancienne laisse entrevoir sous un curieux aspect la thébaïde et les Roches Météores, à une époque qui touche encore aux temps de la première ferveur ascétique. Il n'est question d'aucun monastère. Les noms de *Stylos*, d'*Haghia-Trias* et même du *Météore* sont bien prononcés; mais ils représentent seulement des centres d'ascétisme autour desquels se groupent quelques grottes servant d'ermitage ou de chapelles, quelques cellules isolées (*Kellia*), construites par les moines. L'acte souverain confirme à tous, ainsi qu'à leur chef, « le très saint prêtre-moine Nilos, premier de la Thébaïde », la possession de ces fondations, ainsi que l'immunité des champs et vignobles qu'ils ont trouvé moyen de cultiver à l'entour. La seule charge pour eux est la contribution annuelle due à l'évêché de Stagi.

L'auteur assure, d'autre part, qu'il ne fait ainsi que renouveler les droits et privilèges antérieurement reconnus par les illustres rois, ancêtres de sa Royauté. En échange, il demande seulement aux religieux de prier Dieu pour son salut et pour celui de ses enfants. Ce sont là des conditions qui s'appliquent parfaitement au roi Syméon Ourosh. Quand on prétend, comme lui, se rattacher à la descendance des Paléologues, on n'est pas embarrassé de se découvrir des ancêtres ayant protégé les moines thessaliens. Je serais donc disposé à regarder cette ordonnance comme émanant du roi Syméon (1358-1371), et je rapporterais la quinzième année de l'indiction, dont elle est datée, à l'an 1362 après Jésus-Christ.

*Sans signature; la date de  
l'indiction tracée avec le vermillon impérial*

DOUBLE ORDONNANCE  
EN FAVEUR DE LA THÉBAÏDE  
(sur papier revêtu d'une étoffe rouge)

Il me semble, au contraire, tout à fait impossible d'attribuer également au roi Syméon les deux autres ordonnances. Écrites à la suite, sur un seul rouleau de papier, datées chacune au vermillon, d'une onzième année par rapport au compte des indictions, elles ont dû être rendues ensemble et procèdent assurément d'un même auteur, qui use couramment, lui aussi, de la formule : « Ma Royauté ». La difficulté vient de ce qu'il ne parle pas seulement de ses illustres parents et ancêtres comme avant régi le pays de Vlachie; il cite avec insistance, parmi les bienfaiteurs de la thébaïde, « son trois fois bienheureux (1) père ». Or, le Kral de Serbie, père de Syméon et de son frère Douschan, n'a jamais eu aucun rapport avec la Thessalie.

Pour moi, il n'y a que le roi-moine Joasaph qui puisse rappeler ainsi son père Syméon; il n'a même qu'à se référer pour cela à la précédente ordonnance. Par moments, Joasaph n'aurait donc pas hésité à exercer officiellement son métier de roi, surtout en faveur de la thébaïde, et dans une première période de transition, avant d'avoir remis au César Alexis l'Ange la gérance du pouvoir royal. Il faudrait alors rapporter la onzième année de cette indiction à l'an 1373 de notre ère, deux ans après la date extrême généralement assignée au règne de Syméon.

Ce document ne vise d'ailleurs que deux concessions de détail; mais la seconde est d'une importance particulière. Elle confirme, en effet, « au très honorable entre les prêtres-moines Kir-Nilos, Premier de la thébaïde », la propriété du petit monastère (*monédriou*) de la Panaghia Doupianos, à l'hi-

(1) Expression qui équivaut aux termes français *défunct* ou *feu*.

gouménat duquel fut associé d'abord, d'après tous nos documents, le titre de Premier de la thébaïde.

*Sans signature,  
les dates de l'indiction tracées  
avec le vermillon impérial.*

LETTRE  
DE MARIE-ANGE DUCAS PALÉOLOGUE  
A SON FRÈRE LE MOINE JOASAPH  
(1386 après J.-C.)  
(sur papier doublé d'une étoffe rouge)

Pour le couvent même du Météore, la pièce capitale est une lettre adressée par la fille du roi Syméon, la reine Marie-l'Ange Ducas Paléologue, « à son frère et très doux « seigneur, Jean Ducas, dont le nom, sous l'habit religieux « et angélique, est Joasaph moine ». Cette lettre, datée du mois de mai 1386, contient d'abord un reçu en due et bonne forme, donné à Joasaph ainsi qu'aux moines du Météore, au sujet d'un dépôt confié par elle à son frère, lors de la mort de « son seigneur et mari, feu le despote Thomas ».

Vient ensuite un acte de donation par lequel « Maria Angéline » (1) abandonne à Joasaph différentes pièces de ce dépôt. Ce sont des vases sacrés et une croix qui provient de leur oncle, feu le despote Nicéphore. En terminant, elle multiplie les formules juridiques et les malédictions religieuses pour garantir les moines contre toute revendication pouvant venir même de sa famille, d'accord en tout cela

(1) Angéline n'est pas du tout un second prénom, mais le féminin du nom de la famille l'Ange, à laquelle la sœur de Joasaph se rattachait, comme aux Ducas, par son premier mari. En y ajoutant le nom de Paléologue, elle s'associe aux prétentions généalogiques de son père Syméon. Une grave erreur est de l'appeler Angélique.

avec son nouvel époux, « son très doux conjoint, l'altissime despote Esaü » (1).

Le *Discours historique* et la *Chronique d'Épire* m'ont fait heureusement connaître par avance la vie accidentée de cette fille du roi Syméon, de cette sœur du moine Joasaph, figure intéressante et quasi romanesque, dans ce monde gréco-serbe. Son père, l'ayant mariée pour des raisons politiques à Thomas, fils de l'ancien César serbe de Trikkala, Préaloubos, il leur avait abandonné le despotat d'Épire (non pas en réalité l'Épire tout entière, dont il n'était plus maître, mais Joannina et la région environnante). Petite-fille, par sa mère, de l'ancien despote grec d'Épire Jean Ducas, elle fut reçue là comme dans son héritage naturel; mais elle ne réussit pas à faire partager cette popularité à son premier mari, qui s'attira, au contraire, la haine des habitants grecs en continuant la politique d'envahissement et de spoliation pratiquée par son père aux premiers jours de la conquête serbe. Aussi finit-il par tomber sous les coups de ses gardes du corps (décembre 1385), cinq mois au plus avant l'envoi de la lettre que j'ai sous les yeux.

L'heure était critique pour la veuve d'un despote assassiné. La fidélité de la population, qui voyait en elle la descendante de ses souverains légitimes, n'empêchait pas l'incertitude du lendemain. Il y avait aussi l'éternelle menace des Albanais, maîtres de la plus grande partie de l'Épire. Maria Angéline pensa tout de suite à son frère Joasaph et à l'autorité presque royale qu'il exerçait sur l'autre versant du Pinde. Les rochers à pic lui parurent aussi l'abri le plus sûr pour les richesses et les objets précieux qu'elle tenait à sauver du naufrage.

Vers Joasaph, s'était portée pareillement la pensée des

(1) Dès 1864, j'ai publié une première analyse de cette lettre et donné en vermillon le fac-simile de la signature (*Revue archéologique*, nouv. série, LIX, p. 153 et pl. IV).

archontes de Joannina. Convoqué par eux, le royal stylite était venu présider leurs réunions et, pendant les mois qui suivirent, il fut l'arbitre véritable de la situation. Cela fait comprendre pourquoi sa sœur, parmi les nombreux noms des familles impériales byzantines qu'elle-même accumule à la suite du sien, donne particulièrement à Joasaph celui de Jean Ducas; elle tient à rappeler l'ancien despote grec dont il descend comme elle.

C'était Joasaph qui avait conseillé, ou accepté tout au moins, le second mariage de sa sœur avec un prince d'origine franque, Ésaü, frère de la duchesse de Céphalonie; ce fut lui aussi qui engagea le futur despote dans une politique de réconciliation et de réparation envers la population grecque. La Hellado-Vlakhie s'était associée avec enthousiasme à ce mouvement; la *Kæsarissa* de Trikkala, c'est-à-dire la femme du nouveau César Alexis l'Ange, avait apporté elle-même à Maria-Angéline la couronne nuptiale comme dame d'honneur ou *paranymphe* de la nouvelle union. Telle est, dans l'espace de cinq mois, la rapide évolution, dont la lettre de Maria-Angéline (mai 1386) est le témoignage intime.

Toutefois, pour bien comprendre le sens et la portée de la décharge générale qui termine cette lettre, il faut nous rappeler que Joasaph, à la même époque, fait agrandir la première église du Météore, et que ce travail, achevé seulement en 1388, a été largement subventionné par Maria-Angéline, sur des fonds provenant de la fortune de son premier mari, ainsi que l'affirment nos documents. Là est le point de départ des transformations qui assurent déjà aux ermitages du Large-Rocher la prééminence sur tous les Météores; mais la donatrice, sans mentionner ces libéralités, fait en sorte qu'elles ne puissent être, de la part de sa famille, l'objet d'aucune revendication.

*Signature au vermillon :*  
la reine MARIE L'ANGE DUCAS PALÉOLOGUE.

ARRÊTÉ DU CÉSAR ALEXIS L'ANGE  
EN FAVEUR DU MONASTÈRE DU MÉTÉORE  
1388 AP. J.-C.

(sur papier doublé d'une étoffe rouge)

Aux documents concernant directement le Météore s'ajoute un arrêté (*orismos*) rendu deux ans plus tard, par le César Alexis l'Ange, qui, notons-le, emploie pour lui-même la formule « Ma Royauté ». Il s'agit d'un simple différend pour la jouissance d'un ermitage et des vignobles qui l'entourent. Contentons-nous de citer quelques noms propres, d'un intérêt chronologique pour l'histoire de la thébaïde et de ses naissantes communautés. Comme déjà en 1382, au Synode provincial convoqué par le César Alexis, ce n'est plus Nilos qui est le Premier de la thébaïde, mais son successeur Néophytos. Quant au Météore en particulier, qualifié officiellement de « monastère », son fondateur Athanase est aussi remplacé par le prêtre-moine Macarios avec le titre de père spirituel (*pneumatikos pater*), substitué peut-être à celui de Père du Météore. Cela s'accorde assez bien avec nos renseignements antérieurs, d'après lesquels, à la mort d'Athanase, l'absence du roi-moine Joasaph, qui se trouvait à Thessalonique, avait fait choisir, comme remplaçant immédiat, le Macarios ici nommé.

*Signé à la couleur bleue :*

LE CÉSAR.

Quant aux autres manuscrits byzantins qui me restent à copier, comme ils ne sont point ici dans leur dépôt d'origine, mais proviennent des deux anciens couvents de Leukosada et de Zavlantia, étrangers au groupe des Météores et de la thébaïde, je me réserve d'en donner plus loin l'analyse dans

un résumé à part. C'est encore devant moi une longue journée d'écriture à joindre aux précédentes.

Pour me détendre un peu, ma seule ressource, de temps à autre, a été d'aller faire le tour de l'étroit pâtis alpestre qui couronne le Large-Rocher. J'ai plaisir à fouler l'herbe drue qu'émaillent, parmi d'autres fleurs, les grandes corolles jaunes d'une sorte de millepertuis. De ce plateau, la vue domine sur les gorges du haut Pénée : le lit blanc du fleuve s'avance entre des bois sauvages et vient passer derrière la roche d'Haghia ; de l'autre côté, s'étend la plaine de Thessalie, estompée de chaudes vapeurs. Même à la nuit, je remonte volontiers jusqu'à un pauvre arbre chétif que les moines ont planté sur le point culminant, et j'y reste un temps assez long, retenu par le charme du silence et de l'isolement dans un pareil lieu. J'entre malgré moi dans le sentiment de ces anciens stylites ; je goûte un moment le grand calme de la vie contemplative planant au-dessus des agitations de la vie commune.

Aux heures des repas, la conversation de Pappa-Kallinikos m'apporte une distraction d'un tout autre genre. Ses idées sont faites sur toutes choses : il a de la lecture, mais une lecture d'almanachs, ce qui, à tout prendre, est presque de la science pour un moine grec. Il m'amuse par ses brusqueries et par les histoires invraisemblables auxquelles il croit fermement ; par exemple le voyage du Pape, visitant, avec un empereur de Constantinople, les églises et les couvents grecs et faisant dire de force une messe latine au Mont-Athos. Les chrétiens de la Thessalie et de l'Épire n'attendent, paraît-il, leur délivrance que des Français ; c'est une prophétie de saint Kosmas, qui vivait au siècle dernier et qui a dit : « Quand vous verrez les Français débarquer à Valona, prenez du sel et du pain et retirez-vous dans les montagnes. » Interpretez que ce sera l'origine d'une lutte terrible contre les Turcs et que les habitants paisibles feront bien de se tenir à l'écart.

Liman-agma, qui trouve le temps long à l'écurie, vient aussi presque tous les jours au pied du couvent faire sonner sur le roc les sabots de nos montures, pour me rappeler qu'il y a un autre monde deux cents mètres plus bas et que j'ai un voyage à terminer, au bout duquel est la patrie.

Ce matin, de bonne heure, je quitte décidément le couvent du Météore, dont le souvenir me restera cher à cause de la grande et simple hospitalité que j'ai trouvée pendant plusieurs jours sur cette cime de rocher si bien séparée du monde. Je vais être obligé de dire adieu à la Thessalie et d'abandonner ma bonne allure de voyage nomade et flâneuse. Beaucoup d'autres points encore auraient mérité d'être visités ; mais j'ai compté les jours et compté mes écus ; il faut songer au retour. Le souci des affaires sérieuses et de la réalité commence à me tirer par la manche et me rappelle vers Paris. Liman-agma m'attend au pied du rocher, avec ses chevaux bâtés et sellés pour la route et regarde à tout instant en l'air si son effendi ne va pas enfin lui descendre des nues.

Mon aumône d'adieu est moins lourde que je ne l'aurais voulu. Pappa-Kallinikos, tout en me faisant faire un dernier tour le long des couloirs, me recommande de ne pas l'oublier auprès de l'Empereur des Français. Ce que je lui ai donné de plus solide, c'est, avec une livre turque pour son couvent, une bonne paire de ciseaux qu'il envoyait et quelques paquets de quinine pour son usage personnel. Enfin me voici dans le filet et bientôt suspendu au milieu des airs, puis assis sur le sol, entre Liman-agma et mon coursier, le fringant Douro.

## XIX

## Le village de Kastraki et son kastro

Le 12 août 1858.

Sans monter d'abord à cheval, nous suivons une gorge profonde qui tourne resserrée entre les hautes parois des rochers. Les grandes ombres du matin l'envahissent encore, et le soleil n'y vient pas visiter quelques maigres cornouillers qui croissent parmi les quartiers de roc. Un écroulement de ces pierres énormes a formé, au-dessous de Varlaam, la caverne de *Draco-spiléa*, où vivait un serpent que les pères de ce temps-là eurent bientôt exorcisé. Au sortir du ravin, apparaît l'armée des roches géantes qui nous cernent de toutes parts. A notre droite le petit couvent d'*Haghia-Moni* plane au-dessus de nos têtes avec ses balcons saillants et ses toits écrasés. Une autre pile détachée porte plus loin *Haghios-Nicolaos-de-Kophina*. Devant nous, au bord de la vallée, se dresse le roc en pain de sucre que l'on appelait *Stylos* (la Colonne), celui qui attira le premier les efforts des Stylites et fut le point de départ de leurs escalades. Je ne puis passer là sans me représenter Athanase tissant de la laine, et le corbeau qui vient lui apporter dans son bec une phalange du vieil ermite Anastase, resté sans sépulture.

A mesure que l'on avance, la perspective change à chaque pas ; les hauts monolithes se déplacent, font des chassés-croisés et reparaissent formant toujours de nouveaux groupes hardis et bizarres. A leurs flancs, des cavernes, des traces

de constructions ou de peintures, des échelons de bois engagés dans des crevasses, marquant la place d'anciens ermitages, situés dans des endroits redevenus depuis longtemps inaccessibles.

La masse rocheuse qui, en se déchiquetant, a formé cet ensemble si varié des Météores, doit son origine à la présence des eaux : c'est une matière très compacte plutôt que très dure, ce qui fait que chacun des massifs, maintenant isolés, se tient tout d'une pièce. Des cailloux de différentes couleurs, identiques aux galets roulés du Pénée, sont enchâssés par milliers dans ces couches d'une sorte de grès, où ils attestent le premier travail des alluvions. A quelle époque géologique une vaste nappe liquide a-t-elle constitué un pareil lit pierreux ? Ensuite, on dirait que les courants, divisant la masse ainsi déposée, creusant les parties moins dures, isolant et polissant les noyaux rocheux plus résistants, se sont rués pendant des siècles au milieu de ce dédale, bruyante cataracte tombant en plus de cent cascades.

Le village de *Kastraki* est maintenant en vue. C'est le moment d'enfourcher nos chevaux pour faire une entrée plus digne. Douro cependant n'est pas de cet avis : il s'est déshabitué de son médiocre cavalier et s'en débarrasse sans peine ; je dois m'y reprendre une seconde fois, et nous arrivons tout de même fort noblement.

Kastraki est couché sur une pente rapide, dans un profond enfoncement, entre deux lignes de rochers à pic, position merveilleuse, impossible à imaginer, presque impossible à croire. Au midi, l'horizon est barré par la grande muraille de la roche d'*Haghia*, dont le pic s'élanche dans les cieux. Vers le Nord, le barrage est formé par les vastes parois des roches d'*Alyssos*, d'*Haghion-Pnevma*, etc., séparées par des fentes étroites qui les isolent dans toute leur hauteur. Le soleil matinal, commençant à se glisser dans l'enceinte, y produit de grandes divisions d'ombre et de lumière.

Le village ressemble assez à Kalabaka, dont il est tout pro-

che. Les maisons de terre jaune, avec leurs toits de tuiles et leurs galeries de bois qu'égaie la verdure des basilics, sont éparpillées au pied de ces masses grises, avec des mûriers groupés çà et là. En haut de la pente, au-dessus du village, se dresse un obélisque naturel, une sorte de *menhir* de plus de cinquante pieds de haut, si mince à sa base qu'il semble ne tenir que par enchantement. Derrière ce phénomène géologique, les deux murailles de rochers se rejoignent presque et ne laissent qu'une coupure très resserrée, par laquelle on peut redescendre à Kalabaka, comme je l'ai indiqué précédemment. Un ciel pur, déjà brûlant, rayonne au-dessus de ce paysage, qui semble un rêve fantastique plutôt qu'une réalité.

Les habitants sont réunis sur la place et nous regardent venir. Ils se montrent très empressés de me faire voir leur *kastro*, « un kastro comme il n'y en a pas d'autres, car il est « tout rocher ». Ma tournée dans les monastères m'a fait, paraît-il, partout à l'entour la réputation d'un homme à qui l'on ne cache rien. « Bien des voyageurs, me disent-ils, ont passé par ici ; ils ont visité quelques murs autour du village ; mais ce n'étaient pas des voyageurs comme toi, qui veux tout voir. » Aussitôt deux paysans sont désignés par le *proëstos* et marchent devant moi en me promettant des merveilles. Ils me montrent d'abord sur la pente plusieurs églises anciennes cachées presque au milieu des blocs éboulés, puis un reste de muraille cimentée, contenant quelques pierres helléniques ; une source jaillit près de là. Aux temps byzantins et probablement dès le temps des Grecs une ville ou tout au moins une citadelle devait s'abriter dans cet enfoncement de rochers, où elle occupait une position vraiment imprenable. Ce n'est rien encore ; le kastro dont ils me parlent n'est pas là ; il est sur le flanc même de la roche d'Haghia, dont il faut escalader les précipices. Mes deux guides grimpent lestement pieds nus, et bientôt, pour les suivre, je suis obligé d'ôter mes souliers et de sacrifier une paire de chaussettes.

D'abord c'est une roche raide, mais encore en pente, sur laquelle on peut se tenir. Dans les endroits difficiles, des trous ont été préparés, sortes d'échelons rustiques. On arrive ainsi jusqu'à la paroi perpendiculaire ; c'est alors qu'il faut s'aider des pieds et des mains : on s'insinue dans une de ces crevasses que nos alpinistes appellent des *cheminées*, et là, grâce à quelques pierres que l'on trouve engagées de distance en distance, on finit par escalader, au bout d'un quart d'heure de gymnastique, un premier étage de précipices. Mes compagnons, l'un devant, l'autre derrière, m'y aident de tout cœur. Je rencontre enfin, à ma grande surprise, un chemin en corniche, large au plus de deux pieds, taillé par des mains humaines au-dessus de l'abîme, sur une longueur d'environ soixante à quatre-vingts mètres. Le passage est périlleux, et l'on ne s'y risque pas sans quelque tremblement, en se collant, les bras étendus et les mains à plat, contre la paroi lisse. Rien ne vous garantit d'une chute dans le vide, si ce n'est la faculté que le bon Dieu vous a donnée de vous tenir en équilibre : encore le maudit roc semble-t-il vous repousser. Le chemin suspendu mène à un escalier de quinze marches, taillé et creusé dans l'épaisseur de la pierre. Il n'est guère moins étroit que le chemin ; mais pour éviter tout danger, on a ménagé sur le bord du précipice, toujours dans la pierre, une sorte de rampe ou de parapet d'un pied d'épaisseur. Vers la septième marche, une rainure doit avoir servi à fixer un jambage de porte, et plus haut quelques trous pour des solives montrent qu'il y avait au-dessus de l'escalier un toit en appentis.

L'escalier aboutit à un large espace plus ou moins en pente, où des trous pratiqués à dessein et des tronçons de sentier servent encore à marcher sur le rocher glissant, pour arriver à une citerne carrée taillée dans la profondeur de la pierre. Ce n'est plus aujourd'hui que l'abreuvoir des pigeons sauvages, qui viennent s'y abattre par troupes, au bord des précipices. A un étage un peu plus élevé, d'autres lignes de trous,

reliés aussi par des bouts de sentiers, conduisent à une seconde citerne en tout semblable à la première. Au-dessus, il n'est pas impossible de monter encore et d'arriver ainsi jusqu'à la cime de la roche d'Haghia. On y voit, selon le rapport de mes guides, une caverne dont on a fait autrefois une chapelle des Douze-Apôtres; mais il n'y a là aucune trace de travail humain. Quelques pâtres se risquent seuls de loin en loin à visiter ces hauts lieux, dont l'ascension est tout à fait dangereuse. De la cime se détache vers le nord-est une aiguille de forme bizarre et contournée. Une pierre cubique, maintenue par un caprice de la nature sur la pointe de l'aiguille, passe auprès des habitants pour un coffre contenant le trésor du kastro. Il faudrait le demander aux vautours, qui ont choisi pour perchoir ce bloc suspendu dans les airs.

Les flancs à pic sont aussi fréquentés par une petite hirondelle grise que l'on appelle ici *pétrokhélidóna*, c'est-à-dire hirondelle-de-rocher. Elle ne va pas, comme les autres, faire de grands ronds dans les airs ou raser les campagnes; brusque, alerte, toujours en mouvement, voletant, montant, descendant, sans se poser nulle part, on dirait qu'un aimant la ramène sans cesse le long des parois perpendiculaires où elle a son nid. Un autre habitant des mêmes lieux est le *pétrokossyphos*, sorte de merle de couleur bleue, qui s'enfuit en criant et va se poser sur les rebords escarpés.

Le kastro comprenait encore une autre roche qui s'y rattache par l'un de ses angles. Elle se dresse vers l'est et domine l'étroit couloir qui redescend sur Kalabaka. C'est la roche d'*Anémomilo* (du Moulin-à-vent), ainsi nommée à cause d'une ancienne construction qui la surmontait. On y voit également, le long des précipices, des traces de sentiers creusés dans la pierre; mais la communication est devenue impossible. Qui mettrait le pied sur ces arêtes tout effritées glisserait à l'instant dans l'espace.

Tout montre que ces escarpements, aujourd'hui hantés par les oiseaux, furent jadis occupés par les populations de

la région environnante, non sans doute en temps de paix, mais comme refuge de guerre, citadelle extraordinaire, sans tours ni murailles; mais il n'en était besoin. Les pierres helléniques trouvées dans le village n'appartenaient qu'à une défense avancée. Quant au refuge même, on ne saurait le confondre avec les vestiges de quelque ancien monastère. Si près des Météores, les noms des moindres couvents se sont conservés avec une précision particulière, dans les souvenirs du pays autant que dans les documents byzantins, et la confusion ne serait pas possible. Si ces traces étaient l'œuvre des moines, on ne s'expliquerait pas que l'on ait appelé *Kastraki* le groupe d'habitations le plus voisin de Kastro. Il vaut mieux admettre que la ville d'*Æginion* avait mis à profit les escarpements qui la dominaient en y établissant ce refuge. Il augmentait de beaucoup sa puissance défensive, signalée par les anciens (1).

L'un de mes guides me raconte, à sa manière, l'histoire du kastro. C'est l'éternelle légende du blocus par la famine. Les assiégés font manger leur dernier boisseau de blé à la seule bête qui leur reste, puis ils font tomber l'animal du haut des rochers, pour décourager les assiégeants, en les persuadant que les provisions sont inépuisables; mais intervient la flèche du traître, porteuse d'un billet qui révèle tout à l'ennemi. Après cette narration, j'ordonne la descente, mes deux Kastrakiotès me soutenant aux mêmes passages scabreux, jusqu'à ce que je sois revenu à mes souliers.

On me prépare à la hâte un déjeuner dans une maison du village. Les gens de Kastraki sont hospitaliers et peu travailleurs, comme ceux de Kalabaka et pour les mêmes raisons. Le costume des femmes est semblable, et leur type offre aussi le beau caractère que nous avons remarqué généralement dans la région.

(1) Tite-Live, XXXII, 15.

## XX

## Dernière étape

Le 12 août au soir 1858.

Mon parti est pris de renoncer à tout détour par les montagnes de Khassia. Nous reprendrons la route battue, le grand dervéni de Metzovo, comme le commun des voyageurs. Nous laisserons de côté les ruines de Miritza, celles de Baltino, appelé Khlapî dans la langue ecclésiastique. Le temps nous manque, mauvais mot en voyage! Nous sommes en route par les ardeurs du plein midi; le soleil flamboie et nous donne une sensation de brûlure. Les mûriers des Kastrakiotès, sous lesquels nous cheminons, ne s'en trouvent pas plus mal, non plus que la végétation sauvage qui borde les ravins et forme les clôtures dans cette fertile campagne. La verdure resplendit; surtout les jeunes feuilles d'une sorte de peuplier nain, enduites d'un vernis qui répand sous l'action de la chaleur un âcre parfum. C'est toujours un étonnement pour moi, dans ce pays, que le spectacle d'une végétation fraîche, drue, vigoureuse sous un soleil de feu. Il y a là une lutte, un défi jeté par une terre féconde à un ciel splendide et dévorant.

Après le passage à gué du Pénée, c'est de nouveau notre ancienne route du 4 août que nous suivons, mais à rebours et en remontant vers Krya-Vrysi. Dès que le terrain s'élève, on n'a qu'à se retourner pour revoir, s'alignant sur un seul front, toute la chaîne des Roches-Météores. Je descends de

cheval et je gagne, sur les pentes boisées, un point favorable, afin de crayonner la vue d'ensemble qui donne une idée très claire de la disposition de ces rochers. Liman-agma, qui ne m'a pas suivi, ne tarde pas à être inquiet de moi et à se mettre à ma recherche : il a vu passer dans le bois des Albanais de mauvaise mine qui se dirigeaient de mon côté. Le fait est que, tout le long de cette route, on est croisé incessamment par des Albanais armés, divisés en petites troupes de trois ou quatre ou même isolés, comme s'ils voulaient dissimuler leur nombre : soldats qui vont s'engager dans quelque poste ou brigands qui préparent un mauvais coup, qui pourrait le dire? « Observe-les, me dit Soliman, et tu « verras que toujours, au moment où ils arrivent vers nous, « ils commencent par jeter un coup d'œil au bassinet de leur « fusil, pour s'assurer qu'il y a de la poudre et que la pierre « est bien en place. » Plusieurs d'entre eux sont très jeunes; le personnage le plus remarquable est un Albanais-derviche, à l'œil torve sous son bonnet pointu. Malgré le salut qu'il nous donne, il n'inspire aucune confiance à mon brave Turc, qui tient ostensiblement en travers de sa selle mon fusil de voyage tout armé. Cette procession des hommes de race albanaise sur les routes qui mènent en Thessalie est une chose à noter. Leur immigration quotidienne équivaut, avec le temps, à une véritable invasion. C'est même ainsi que certaines parties de la Grèce ont dû s'albaniser presque complètement sans que l'on puisse fixer la date d'aucune irruption régulière.

Pendant les heures qui suivent, nous avons pour chemin le large lit de la rivière; nous foulons les galets multicolores rouges, blancs, verts ou violets, qui mériteraient au Pénée, mieux qu'à aucun autre cours d'eau, l'épithète homérique de « rivière aux mille cailloux ». Bientôt la rampe escarpée de *Kaki-plevra*, qui se dresse à notre droite, avec ses roches vivement teintées et ses terres rougeâtres, m'explique de pareilles colorations. Jusqu'au soir, signalons encore la rencontre de plusieurs caravanes de chevaux et de mulets por-

tant des ballots de tabac. Dans une famille juive en déménagement, notre agha, qui meurt de soif, trouve un obligeant échanson. Plusieurs villages grecs ou valaques apparaissent sur les pentes, qui vont se rapprochant et s'exhaussant à mesure que nous avançons dans les montagnes.

Le Khani de *Malakassi*, où nous arrivons éreintés, est plein de bêtes et de gens. Près d'un poste albanais dont les soldats jouent et devisent, un pauvre vieillard malade gémit sur une natte en plein air. Il y a là aussi toute la suite d'un personnage turc en voyage, sans compter les gens du Khani qui s'occupent des chevaux et point des cavaliers.

Le personnage turc est un petit homme maigre, chétif, serré dans une piètre redingote. Sa mine pointue, ses yeux légèrement bordés de rouge, lui donnent tout l'air d'un vilain petit monsieur. J'entre cependant avec lui en conversation, surtout lorsque nous sommes installés tous les deux dans l'unique *oda* du Khani, et quelle *oda* ! Sa suite, qu'il croit brillante, se compose en premier lieu d'un drôle habillé de mauvaises défroques européennes, pantalon jaunâtre et bottines à élastiques toutes crevées. Il répond au titre de *bey*; mais c'est un *bey* dans la débîne, qui souffle le feu et fait le café. Plus remarquable est un grand garçon de seize à dix-huit ans de belle venue, bien que de charpente un peu molle. Son teint blanc et ses cheveux blonds lui donneraient plutôt l'apparence d'un homme du Nord, si les traits, sous leur aspect juvénile, ne présentaient la brutalité du type albanais. Il est vêtu avec une propreté recherchée; il se cambre et se dandine dans une fustanelle bien blanche et dans une veste d'indienne d'un rose tendre; sa chevelure est lissée avec soin, et la mousseline dont son fez est entouré porte brodée au coin une fleur de soie et d'or. Ce garçon-là remplit évidemment auprès de son maître un emploi de confiance; c'est lui qui porte la blague à tabac, la tasse d'argent ciselé et la clef des coffres de voyage.

Le petit Turc aux yeux rouges se fait connaître à moi

comme l'ancien sous-préfet (*mouddir*) de Trikkala, destitué par Husni-pacha, sur une plainte du consul grec, pour avoir dit dans une conversation que le roi Othon était un menteur; mais il ne se décourage pas, et il se rend à Constantinople avec l'assurance d'être réintégré. Il me parle ensuite très longuement de sa famille, des importants domaines qu'il possède à Servia, de sa bonne administration, et veut avant tout me convaincre qu'il est un Turc à la *phranka*. Il m'interroge de son côté, avec une persistance fort indiscrete, sur mes hautes fonctions auprès de l'Empereur des Français et sur le gros traitement que je dois toucher pour mes voyages, toutes questions que j'esquive de mon mieux.

Assis tous les deux sur l'unique *sopha*, nous dînons séparément ou à peu près. Il veut cependant goûter mon vin, qui ne lui plaît pas et auquel il préfère quelques verres de *rakhi*. Pour la nuit, nous nous étendons chacun d'un côté de la cheminée, mais mon voisin ne peut s'endormir qu'après une opération préliminaire, opération hygiénique et tout à fait orientale, qui consiste à ôter ses bas et à se faire frotter les pieds pendant plus d'une demi-heure par son groom en fustanelle.

Malakassi est ma dernière étape en Thessalie. C'est un important village valaque, dont le nom se rattache de loin à cette Vlachie thessalienne, dont l'histoire m'a occupé tout le long du voyage, grâce aux documents inédits que j'ai rencontrés sur ma route. Le même nom désigne, en effet, chez les byzantins, une des principales tribus dites d'« Albanais indépendants », tribus nomades de pasteurs que l'hiver forçait, chaque année, à quitter avec leurs troupeaux les hauteurs du Pinde, ainsi que cela se passe toujours pour leurs descendants. Car il ne faut pas voir en eux de véritables Albanais, mais des *Arvanitovlaques*, comme ils sont encore appelés dans la Grèce du nord, c'est-à-dire des populations roumaines émigrées anciennement de l'Albanie et parlant couram-

ment la langue albanaise en même temps que leur langue maternelle.

Je m'endors en pensant que mon excursion de Thessalie est aujourd'hui terminée. Demain je passerai le col de Metzovo, je franchirai la *Kaki-Scala*, mauvais passage qui n'offre aux chevaux, pour poser leurs pieds, que le tranchant d'une grande roche plate, dressée au bord du précipice. Puis ce sera l'Épire, où je ne compte plus voyager à petites journées, mais avec des chevaux de poste, pour rentrer en Grèce le plus rapidement possible.

## XXI

**Documents  
du couvent de Leukosada**

Dans le riche dépôt de manuscrits byzantins retrouvés par moi au Météore, j'ai déjà signalé un lot très important de documents étrangers à ce monastère et à tous ceux qui formaient autour de lui la célèbre thébaïde. Ces documents appartiennent principalement aux deux couvents de *Leukosada* et de *Zavlantia*, situés dans une région un peu différente, mais les nouveaux témoignages qu'ils nous apportent n'en complètent pas moins avec un singulier à propos les renseignements qui précèdent et ne sauraient en être séparés sans inconvénient.

Le couvent de la Panaghia, dite Leukosada, était situé tout près de la petite ville de Phanari, dont la banlieue comprend un village qui garde encore le nom abrégé de *Louxada*. Quant au couvent de *Zavlantia*, il empruntait sa dénomination à un village dont nous avons déjà reconnu l'emplacement au nord de Trikkala.

La position des grands couvents de Leukosada et de *Zavlantia* ne présentait, par elle-même, aucune sécurité contre les violences qui précédèrent et accompagnèrent l'invasion des Turcs en Thessalie. L'escarpement du Météore permettait, au contraire, de se garder pour le moins contre les coups de main des batteurs d'estrade; on pouvait y soutenir un siège, et cela donnait le temps de parlementer avec l'envahisseur. C'est, à n'en pas douter, ce qui détermina quelques moines

à quitter les couvents de la plaine et à chercher un asile, avec leurs documents les plus précieux, sur la plateforme difficilement accessible du Large-Rocher.

Faisons maintenant connaître, par des résumés aussi exacts que possible, le contenu de ces manuscrits. On verra qu'ils complètent utilement, à beaucoup d'égards, ce que les précédents nous ont appris sur l'état de la Thessalie au milieu de la profonde désorganisation byzantine.

Une vive curiosité s'attache surtout aux chrysobulles authentiques des rois Étienne Douschan et Syméon Ourosch, qui ont affiché la vaine et impolitique prétention de substituer un empire serbe à l'empire byzantin menacé de près par les Turcs. Nous possédions déjà de nombreuses informations sur ce sujet, mais ce sont les monastères de Leukosada et de Zavlantia qui fournissent à l'histoire les pièces à conviction les plus probantes et portant la signature de leurs auteurs.

#### CHRYSOBULLE D'ANDRONIC L'ANCIEN

1289

(sur parchemin)

Des archives de Leukosada provient en premier lieu un document qui nous fait remonter, dans l'histoire byzantine, quelques années plus haut que les textes précédemment découverts. C'est un chrysobulle, sur long rouleau de parchemin, signé par l'empereur Andronic Paléologue l'Ancien, en l'année 1289, cinquième après son avènement. Les pieuses généralités du début tiennent de l'homélie; elles ne font pas moins allusion aux graves circonstances qui ont transformé la situation de l'Empire et permis au père d'Andronic, Michel VIII, fondateur de la dynastie des Paléologues, de rentrer à Constantinople reprise sur les Latins. C'était la main de Dieu qui alors avait frappé le pouvoir impérial en le faisant « tomber de la reine-des-villes », puis qui l'y avait

maintenant ramené; mais sur beaucoup de points restaient des améliorations à réaliser.

L'auteur du chrysobulle met le doigt sur la plaie, lorsqu'il dénonce comme la cause du mal le morcellement de la souveraineté. On peut dire que la faute vient surtout des conquérants latins, qui ont substitué à l'ancienne loi romaine le principe même du régime féodal, et cela au détriment de leur propre conquête. Le texte paraît viser particulièrement les chefs indigènes qui ont établi des despotats indépendants, comme en Épire et en Thessalie: « Ils détiennent encore « aujourd'hui la souveraineté (la *Despoteia*), ainsi qu'une « propriété individuelle, et pourtant ils s'inclinent devant « notre pouvoir et embrassent avec justice le parti de la « subordination. »

Subordination bien limitée, il faut le dire, s'il s'agit seulement de la présente demande de chrysobulle, faite par la fondatrice du couvent de Leukosada, la dame Hypomoné, veuve du « Sébastocrator Comnène Kyr Jean le Ducas ». Nous retrouvons certainement, dans son mari, un personnage considérable, « le Félicissime et Sébastocrator Comnène Jean Ange le Ducas », déjà mentionné plus haut comme ayant fondé lui-même, six ans auparavant, dans une région toute voisine, le monastère de la Panaghia des Grandes-Portes. Ce que nous avons dit à ce propos de sa valeur militaire et de son intrépidité à défendre la Thessalie contre les troupes impériales montre que nul autre ne mérite mieux que lui le reproche d'avoir « retenu la *Despotéia* » comme une propriété individuelle; mais, après lui, sa veuve n'a rien conservé de son pouvoir.

La dame *Hypomoné* (comme nous dirions dame *Patience*), bien qu'elle porte, à côté de ce nom, les noms illustres des Comnènes et des Ducas, s'est retirée du monde; elle s'est faite religieuse (non pas évidemment dans un des couvents précités, qui étaient des couvents d'hommes, mais quelque part ailleurs). L'octroi du chrysobulle ne doit pas non plus

nous amener à conclure qu'Andronic l'Ancien soit jamais venu de sa personne en Thessalie. D'autres témoignages vont nous montrer, au contraire, qu'il fut loin d'y rétablir l'unité du pouvoir impérial.

Il est surtout difficile d'expliquer comment l'empereur Andronic peut désigner Jean le Sébastocrator comme son « regretté *sympenthéros* » (1), ce qui indiquerait l'existence d'un mariage entre deux de leurs enfants. Il faudrait savoir si, dans l'usage byzantin, ce terme ne s'étendait pas, par courtoisie, à tous les membres des deux familles ainsi rapprochées et ne prenait pas la valeur plus large que nous donnons dans ce cas au titre d'*allié*.

Faut-il penser ici à Michel Ducas, le fils aîné du Sébastocrator? Jalosé par ses voisins d'Épire, autant que par l'autorité impériale, et victime d'un véritable guet-apens, le prince se trouvait alors à Constantinople, interné dans le palais. On l'y traitait néanmoins selon son rang, et l'empereur, cherchant à se l'attacher, avait même formé le projet de le marier à l'une de ses nièces; mais la combinaison ne paraît pas avoir été jamais acceptée par le prisonnier, qui devait périr un peu plus tard, en voulant s'évader. Peu de carrières sont plus tragiques et plus aventureuses que la sienne, dans cette période troublée de l'Empire en décomposition. Je crois, d'ailleurs, peu vraisemblable que le chrysobulle de l'empereur Andronic ait pu escompter un projet de mariage aussi incertain.

Vers le milieu de son très long règne, nous trouvons bien la Thessalie gouvernée aussi par un certain Jean, marié à une fille naturelle de l'Empereur, nommée Irène, et l'on a pensé que c'était là un frère plus jeune de l'infortuné Michel. Il est douteux cependant que cette union soit antérieure au chrysobulle de 1289.

(1) Titre que prennent l'un envers l'autre les deux beaux-pères d'un même couple conjugal.

Après ces particularités historiques, que j'ai cherché à résumer de mon mieux, suit l'énumération détaillée des biens dont la pleine possession est garantie au couvent de Leukosada par le Chrysobulle.

Vient enfin la signature, tracée avec vermillon impérial :

« † ANDRONIC, dans le Christ  
« qui est Dieu, fidèle roi et  
« empereur des Romains,  
« Ducas Ange Comnène, le  
« Paléologue. »

Les trois noms des anciennes familles ayant régné précédemment à Constantinople ne figurent pas d'ordinaire dans la signature des Paléologues; ils sont ici comme une réponse aux prétentions généalogiques affichées par les l'Ange-Ducas d'Épire et de Thessalie.

## CHARTE

DE LA VILLE DE PHANARI

Six ans plus tard, en 1295, un autre acte de nature toute différente, octroyé à la petite ville de Phanari, dans le voisinage immédiat de laquelle s'élevait justement l'ancien couvent de Leukosada, trahit l'état de morcellement dont souffrait toujours la Thessalie. C'est une lettre sous serment (*orkômotikon gramma*), sorte de charte qui n'a plus rien de monastique, émanant d'un chef local nommé *Michel Gabriélopoulos*.

La place forte de Phanari, reconnue pour avoir remplacé, au moyen-âge, la « rocheuse *Ithômé* » des temps homériques, était la défense avancée du défilé des Grandes-Portes et commandait tout cet angle nord-ouest du grand carré

thessalien. Pourtant le chef militaire qui l'occupait maintenant, au mépris de la subordination réclamée par Andronic l'Ancien, n'était même pas un prince se rattachant de loin aux familles impériales : il ne prend d'autres titres que celui de « *Ma Seigneurie* » (*Authentia mou*) et signe simplement avec l'encre noire. Les Phanariotes exigent de lui un serment, qui engage même ses héritiers. Ce dernier point achève de prouver qu'il s'agit bien d'une souveraineté héréditaire, comprenant ce que l'on appelait, dans notre régime féodal, les droits régaliens.

Une charte civile, chose précieuse et rare, au milieu de tant de documents ecclésiastiques ! Telle ne semble pas avoir été cependant la manière de voir des moines de Leukosada : cette pièce n'ayant pour eux que peu d'intérêt, ils l'avaient collée comme couverture au dos d'un autre acte qui les intéressait plus directement. Il y eut là pour moi un moment de perplexité ; mais l'adhérence des deux feuilles n'étant pas complète, il me fut possible d'entrevoir dans la pièce contre-collée plusieurs passages d'un intérêt vraiment supérieur à ce que donnait l'autre document. Dès lors, après avoir copié de ce dernier les parties bien conservées, je n'hésitai pas à sacrifier ce qui était nécessaire pour sauver le plus possible de la charte de Phanari.

Les Phanariotes ne se contentent pas de simples promesses, ils exigent de leur nouveau maître un serment en règle. Sous la garantie de ce serment, ils font en sorte de limiter le plus possible leurs obligations militaires. Pour eux le service en campagne (ce que la langue du temps désignait par le terme *taxidion*) ne devra pas dépasser trois années, après quoi ils ne pourront plus servir qu'à l'intérieur et seront même dispensés de toute garde spéciale analogue à celle que montaient, au palais de Constantinople, les troupes dites tzaconiennes. Deux immigrations, celles des Francs et des Albanais, sont particulièrement redoutées par les populations thessaliennes ; or, l'acte stipule que la place de Phanari

ne recevra jamais de garnison franque ; quant aux Albanais, que l'on récompensait trop souvent de leur aide par des concessions de propriété, c'est une pratique à laquelle il est absolument interdit de recourir.

D'autres articles énumèrent une série d'impôts, de corvées, de réquisitions vexatoires, dont les noms bizarres et compliqués trahissent le triste régime sous lequel vivait le pays. La ville de Phanari a besoin d'une charte spéciale pour ramener ces impositions à trois chefs seulement : une contribution sur les marchandises, un impôt du cinquième (lecture douteuse), enfin une taxe sur les mariages (*parthénophthoria*), dont le nom du moins fait penser à certains droits singuliers de notre moyen-âge.

Malgré le peu de cas que les moines ont fait de ce document, les monastères cependant n'y sont pas oubliés : ceux de Leukosada et de la Panaghia des Grandes-Portes ont droit à la protection de leurs biens et privilèges et sont parties intégrantes du territoire de Phanari.

Signé à l'encre noire :

« † MICHEL GABRIELOPOULOS. »

CHRYSOBULLE D'ANDRONIC LE JEUNE

1332 APRÈS J.-C.

(sur parchemin)

Dans ce document, dont le texte est des plus brefs, le petit-fils d'Andronic l'Ancien ne fait que se référer au précédent chrysobulle de « son illustre et bien heureux *pappos* » et confirmer les mêmes résolutions prises en faveur de la Panaghia de Leukosada. On regrettera qu'il n'en ait pas profité pour donner quelques détails sur les circonstances grâce auxquelles il a réussi, pendant son règne, à rétablir momentanément l'autorité impériale en Thessalie.

Nous savons d'autre source que, parmi ces événements, il faut compter avant tout la mort, survenue en 1332, d'un Étienne Gabriélooulos, qui était certainement le successeur prévu par Michel Gabriélooulos, dans notre charte de Phanari. Le titre de Sébastocrator, que lui donnent les historiens, le rattachait par un lien de complaisance à la haute hiérarchie byzantine; mais l'étendue de son usurpation dépassait de beaucoup la possession de Phanari et de la région environnante. Une série de places fortes, Stagi, Trikkala, Damasi, Ellassona, et jusqu'à Lycostomion dans la vallée de Tempé, avaient mis entre ses mains toutes les portes de la Thessalie septentrionale, et c'est seulement à sa mort, datée de l'année même du présent chrysobulle, que ces places ont fait retour à l'empereur Andronic le Jeune.

Signé avec le vermillon impérial :

« † ANDRONIC, dans le Christ  
« qui est Dieu, fidèle roi et  
« empereur des Romains, le  
« Paléologue. »

CHRYSOBULLE D'ÉTIENNE DOUSCHAN, ROI DE SERBIE

1349

(sur parchemin)

Après le règne d'Andronic le Jeune, au milieu des tiraillements d'une régence agitée, les mêmes places ne tardèrent pas à retomber sous le pouvoir d'un ennemi beaucoup plus dangereux qu'un simple chef local. Le Kral de Serbie, Étienne Douschan, groupant autour de lui, par ses hautes qualités politiques et militaires, toutes les forces serbes, envahit brusquement les provinces de l'Empire, s'empare de l'Épire, qu'il confie à son frère plus jeune, Syméon Ourosch, et descend victorieusement jusque dans la Thessalie, où

il établit à Trikkala son général Préaloumbos, avec le titre de César, en s'appropriant pour lui-même les titres impériaux.

Quatre années de cette domination étrangère s'étaient à peine écoulées que les moines de Leukosada obtenaient de l'envahisseur un chrysobulle pour la protection de leurs biens. La teneur du document est très simple. Étienne Douschan se réfère aux chrysobulles des « illustres rois » qui ont régné sur le pays; mais il ne tente de se rattacher par aucune prétention généalogique aux anciennes familles byzantines. Le souci de sa politique, empressée à se concilier le monde des couvents, s'accuse par le fait qu'il accepte une forme de chrysobulle qui ne comporte pas une confiance absolue dans ses promesses. Il qualifie lui-même l'acte en question de chrysobulle sous serment (*horkomôtikon chrysoboullon*), et jure, « sur le salut de son âme », que les clauses en seront scrupuleusement respectées.

Les dépendances du monastère sont exemptées de deux contributions nouvelles, dont les noms serbes disent assez l'origine, la *potéritza*, et la *prosélitza*. Dans l'énumération des propriétés, quelques détails permettent de mesurer l'extension de la domination serbe en Thessalie : par exemple, la confirmation d'un droit de pêche et de batelage sur le lac d'Ezéro dans le Bas-Olympe, l'augmentation d'un prélèvement de sel sur les salines de Lykostomion à l'embouchure du Pénée, des concessions de terres près d'Almyron et dans le voisinage de Pharsala (Pharsale).

La signature surtout mérite l'attention des historiens : le mot de Romanie, placé après le nom de la Serbie, désigne ici l'ensemble des régions byzantines et trahit dans l'esprit d'Étienne Douschan le rêve ambitieux de ce que l'on a appelé l'Empire serbe.

Signé avec le vermillon impérial :

« † ÉTIENNE, dans le Christ qui est  
« Dieu, fidèle roi et empereur  
« de Serbie et de Roumanie. »

## CHRYSOBULLE SIGNÉ ANGE LE DUCAS

*incomplet, sans date*

(sur papier)

J'arrive au document sur lequel les moines avait collé comme doublure la charte de Phanari, et cela si maladroitement que les premières lignes de l'acte qu'ils voulaient protéger, pénétrées par l'humidité de la colle, sont devenues indéchiffrables.

C'est un chrysobulle, mais un chrysobulle d'un caractère spécial. La pièce est signée : Ange le Ducas ; seulement, comme elle n'est pas datée et qu'il n'y a aucun prénom, avant les deux noms de famille, il est difficile de deviner quel prince, parmi les despotes d'Épire ou de Thessalie, pouvait en être l'auteur. Le signataire, parlant de lui-même dit : « Ma Royauté » ; il emploie pour sa signature une encre couleur carmin, qui n'est pas le cinabre ou vermillon des empereurs et qui rappelle plutôt le ton de la pourpre. Ces détails d'étiquette ne présentent d'ailleurs rien de contraire aux privilèges du Despotat.

Dans les parties du texte qui étaient bien conservées, Ange le Ducas remercie avec effusion la sainte patronne de Leukosada de l'avoir défendu contre ses ennemis et de lui avoir ouvert la porte de son héritage personnel et ancestral. « Le moins que je puisse faire pour répondre à cette protection, ajoute-t-il, est de confirmer au monastère de Leukosada les anciens droits reconnus, dans le district de Vlachie, par les illustres et saints seigneurs ancêtres de ma Royauté. »

Ces paroles proviennent d'un prince qui n'est pas entré tout de suite ni sans difficultés en possession de son héritage. Elles ne seraient pas suffisantes cependant pour résoudre l'incognito qui nous intrigue.

Je trouve une indication beaucoup plus décisive dans le fait que l'auteur du chrysobulle donne personnellement au

monastère une église située en Épire, dans le district de la ville d'Arta. Pour étendre ainsi son action à la fois en Épire et en Thessalie, il fallait qu'il réunît le despotat des deux provinces. Or, au cours de la période qui nous occupe, le seul membre de la famille Ange Ducas qui ait eu entre les mains cette double autorité est Nicéphore, le fils si populaire de Jean et d'Anna d'Épire, et le gendre de l'empereur Cantacuzène. Nous avons déjà vu antérieurement que, retenu assez longtemps à Constantinople par l'invasion d'Étienne Douschan et de Préaloumbos, il dut attendre leur mort presque simultanée, en 1345, pour faire valoir ses droits et fut alors accueilli avec enthousiasme par les populations grecques des deux côtés du Pinde, comme leur despote héréditaire et légitime. En conséquence, il y a tout lieu, je crois, d'attribuer à Nicéphore-Ange le Ducas l'octroi fait au couvent de Leukosada du présent chrysobulle.

Les trois années de son gouvernement furent un rapide intermède entre les règnes des deux rois serbes Étienne et Syméon. En lutte avec les Albanais, il donna lui-même le mauvais exemple d'appeler à son aide un contingent turc et périt en combattant sur l'Achéloüs.

Signé avec la couleur pourpre :

ANGE LE DUCAS.

## DOCUMENTS DU COUVENT DE ZAVLANTIA

Le dossier du monastère de Zavlantia, moins ancien que le dossier de Leukosada, remonte seulement au règne d'Andronic le Jeune.

CHRYSOBULLE D'ANDRONIC LE JEUNE  
1336  
(sur papier)

Un chrysobulle de cet empereur accorde au couvent « de Saint-Georges et de Saint-Nicolas dit de Zavlantia » la confirmation de ses propriétés et privilèges, en alléguant une raison politique qu'il est intéressant de faire connaître. C'est un sentiment de reconnaissance envers les moines et leur higoumène, le prêtre-moine Kyr Macarios, pour avoir contribué à faire rentrer sous la domination impériale la forteresse de Trikkala, après la mort d'Étienne Gabriélopoulos, en 1332. Une certaine compétition s'étant produite alors avec le Despotat d'Épire, c'est sans doute à cette occasion que l'attitude des moines et peut-être aussi la situation topographique du couvent dans les montagnes voisines de Trikkala eurent quelque influence sur les événements.

Le texte confirme de plus l'origine patriarcale du monastère, tout en prenant soin de fixer au taux normal le mon-

tant de l'indemnité levée chaque année par l'envoyé du patriarcat.

Signé au vermillon :

« † ANDRONIC, dans le Christ qui  
« est Dieu, fidèle roi et empe-  
« reur des Romains, le Pa-  
« léologue. »

CHRYSOBULLE DU ROI SERBE ÉTIENNE  
1349

(sur papier doublé d'une pièce de soie jaune)

Douze ans se sont écoulés depuis la bulle octroyée au monastère de Zavlantia par Andronic le Jeune. L'higoumène est toujours le même Kyr Macarios, dont la dignité est entourée seulement de quelques autres titres ecclésiastiques, comme ceux d'Archimandrite et de Protosynclle; mais pendant ce temps une brusque invasion a complètement bouleversé l'état du pays. A partir de 1345, la Thessalie presque tout entière est sous la domination du kral de Serbie, Étienne Douschan, qui a fait de Trikkala son poste d'observation, en y installant, comme César, son général Préaloumbos, tandis que lui-même s'intitule empereur de Serbie et de Romanie. Au bout de quatre ans à peine, cela n'a pas empêché les moines de se tourner vers l'envahisseur, en vue d'une concession qui a tout lieu de nous étonner.

Un défenseur de la Thessalie, Jean le Sébastocrator (peut-être celui dont nous avons parlé à plusieurs reprises), manquant de troupes et ne tenant pas compte des privilèges monastiques, avait levé comme soldats les paysans du village de Zavlantia et quelques autres groupes de colons dépendant du monastère. C'est au Serbe Douschan que les

moines s'adressent pour obtenir le retour de ces paysans à leur ancienne condition. Les intérêts monastiques s'accordent ici avec ceux du conquérant étranger, qui n'a que faire de ces contingents indigènes. La démarche est de toute façon singulière et imprévue.

Sans doute on voudrait trouver un autre Jean le Sébastocrator, moins ancien que l'énergique chef thessalien mort en 1283; car les paysans par lui enrégimentés auraient dû avoir, en 1349, soixante-dix ans pour le moins et ne seraient plus depuis longtemps en service actif. L'objection est sérieuse sans être toutefois aussi concluante qu'elle le paraît. Les hommes ainsi transférés dans la classe militaire étaient, leur vie durant, soumis au régime de cette classe. Ceux-ci, par exemple, comme anciens soldats, pouvaient très bien avoir été faits propriétaires libres, chacun d'un petit domaine, sur les terres auxquelles ils étaient attachés autrefois dans la dépendance du monastère. Les moines, au contraire, souhaitaient le rétablissement du régime antérieur.

Autre remarque, digne d'attention : plusieurs de ces paysans sont ici nommés, et leurs noms, sans aucun doute possible, sont des noms slaves, grécisés seulement par leur terminaison : tels Ivanis, Dobrilos, Pétritzas et d'autres. Or, il s'agit de familles certainement installées dans la région avant l'irruption toute récente des Serbes sous la conduite d'Étienne Douschan.

Ce mélange de races, qui règne en particulier dans la population agricole, ne peut s'expliquer que par des infiltrations intérieures, comme je l'ai déjà fait observer pour les noms des villages.

Le texte se termine par quelques brèves dispositions qui assurent au monastère l'immunité de toute taxe vexatoire. La politique du conquérant est de se concilier l'élément monastique. On peut même signaler sous ce rapport une intervention peu régulière de l'autorité laïque, dans le pas-

sage où l'auteur du chrysobulle assure à l'higoumène Macarios la jouissance à vie de son higouménat.

Signé avec le vermillon impérial :

« † ÉTIENNE, dans le Christ qui  
« est Dieu, fidèle roi et empe-  
« reur de Serbie et de Roma-  
« nie †. »

CHRYSOBULLE DU ROI SERBE SYMÉON OUROSCH  
1359 ap. J.-C.

(Sur quatre feuilles de papier collées bout à bout)

Le second empereur serbe, Syméon Ourosch, nommé Ouré-  
sis par les Grecs, ne s'appuie pas, comme son frère Étienne  
Douschan, sur le droit de conquête, mais plutôt sur des pré-  
tentions généalogiques. Fils d'une cousine des Paléologues,  
il s'approprie le nom de la famille qui règne à Constantino-  
ple, en y joignant, comme une conséquence naturelle, les  
titres impériaux. Incliné vers la vie byzantine, par l'influence  
de sa mère et par son mariage avec la princesse grecque  
Thomaïs, fille d'Anna d'Épire, il parle avec complaisance  
du frère (lisez beau-frère) de Sa Royauté, « l'illustre Despote  
Kyr Nicéphore le Ducas », dont les trois années de gouverne-  
ment avaient beaucoup adouci, pour les populations grec-  
ques, les rigueurs de l'occupation serbe. Il semble disposé  
à suivre la même politique de conciliation, et par là il se fait  
accepter assez facilement par les Thessaliens.

Dans le présent chrysobulle, Syméon Ourosch, l'année  
même de son installation en Thessalie, se pose en zélé pro-  
tecteur des monastères. Cette bienveillance générale n'est  
pas d'ailleurs la seule cause de l'intérêt tout particulier qu'il  
porte au couvent de Zavlantia : à deux reprises et en termes  
chaleureux, il revient sur la profonde reconnaissance qu'il

## 188 EXCURSION DANS LA THESSALIE TURQUE

doit aux moines et à leur higoumène (nom illisible) qui ont contribué de toutes leurs forces, par leur « pur dévouement », à mettre sous son autorité ce qu'il appelle « son domaine naturel et sa maison », c'est-à-dire la ville de Trikkala.

Il serait fastidieux d'entrer dans le détail des restitutions demandées par les moines et par eux obtenues, même contre le « très saint métropolitain » de Larissa. Elles donnent lieu à des enquêtes minutieuses dont le seul intérêt est de rappeler parfois, en les nommant, quelques anciens chefs du pays : tels le Sébastocrator Michel Gabriélopoulos, et l'illustre roi Paléologue. Ce dernier n'est autre qu'Andronic le Jeune, et nous apprenons à ce propos que, pendant son séjour en Thessalie, il y a fait dresser la *castastasis*, c'est-à-dire le *cadastre* des terres.

Le document se termine par la confirmation aux moines de leur droit d'élection et par la dispense de toute une kyrielle de contributions, de prélèvements et de réquisitions que pouvaient exiger des habitants les moindres serviteurs impériaux, y compris les fauconniers et les valets de chiens.

Dans la signature, le titre d'empereur des Romains, mis au premier rang, et le nom de Paléologue sont beaucoup plus directs comme prétention à l'Empire que la formule employée par Étienne Douschan.

Signé au vermillon :

« † SYMÉON, dans le Christ qui  
« est Dieu, fidèle roi et empe-  
« reur des Romains et de la  
« Serbie, le Paléologue. »

CHRYSOBULLE DU ROI SERBE SYMÉON OUROSCH

1366

(sur papier doublé de soie jaune)

Un autre chrysobulle, accordé sept ans plus tard, par le

roi Syméon, au monastère de Zavlantia, vise un objet tout spécial : il autorise les moines à construire, au lieu dit *Mélissa*, une tour de refuge. Cette tour de Mélissa est certainement celle dont j'ai reconnu, lors de mon passage dans le pays, les anciennes fondations sur les hauteurs qui dominent le village.

A une époque déjà avancée de son règne, Syméon Ourosch proteste avec plus de force que jamais de son zèle pour les monastères et pour les églises de Dieu. En prenant possession de son héritage naturel, la Vlachie (il ne dit même pas de Thessalie), il a trouvé ces saintes demeures dans un état d'abandon qu'explique la rigueur des temps, mais toujours pleines de confiance dans sa protection.

Sous ce rapport rien n'approche de la « pure amitié » que n'ont cessé de lui témoigner les moines du couvent de Zavlantia et leur higoumène (dont nous avons cette fois le nom), le très saint prêtre et moine Kyr Jacobos. Aussi n'est-ce qu'un juste retour de faire droit à leur demande.

Le chrysobulle ainsi accordé est encore un chrysobulle sous serment, forme qui, malgré la confiance réciproque exprimée par les deux parties, paraît devenir assez fréquente. Le roi, jurant sur les évangiles et sur le salut de son âme, engage dans son serment son fils (le moine Joasaph), sa fille (Marie-Ange Ducas Paléologue), et tous ses héritiers. Suit une courte liste de quelques donations nouvelles. Le texte pousse l'exagération jusqu'à dire que ces biens resteront irrévocablement en la possession du monastère de Zavlantia « tant que le soleil continuera d'éclairer la terre ».

On remarquera surtout que la signature impériale se fait de plus en plus ambitieuse : à côté des Romains et des Serbes, elle mentionne à présent les Albanais. Cela répond à une combinaison politique, par laquelle Syméon, ayant uni sa fille Marie au jeune chef serbe Thomas, fils de l'ancien César Préaloumbos, abandonne à son gendre le district de Joannina, avec le titre de Despote d'Épire en ne se conser-

vant à lui-même qu'une vague suzeraineté; mais elle lui suffit pour qu'il se considère comme le suzerain des chefs albanais révoltés, qui occupent et ne cesseront d'occuper en maîtres toute une partie de la province. Il a été dit déjà que le despote Thomas fut, pour les Grecs de Joannina, un tyran justement détesté : s'il réussit à défendre sa capitale contre les Albanais, jamais il ne parvint à leur imposer son autorité dans le reste de l'Épire.

Signé au vermillon :

« SYMÉON, dans le Christ qui est  
« Dieu, fidèle roi et empereur  
« des Romains, des Serbes et  
« de tous les Albanais Ouré-  
« sis, le Paléologue. »

L'invasion des Serbes en Thessalie et en Épire et les prétentions impériales de leurs rois, devant la progression des Turcs chaque jour plus menaçante, sont des faits qu'il nous est donné de juger maintenant sur des documents authentiques.

Il est certain que, sous le commandement d'un chef comme Étienne Douschan, la Serbie pouvait mettre en avant une force militaire d'une grande valeur, qui, par son action combinée avec les forces byzantines, aurait barré la route à l'ennemi commun. On a peine à comprendre que, dans un moment aussi critique, Douschan se soit fait non un auxiliaire, mais un compétiteur des Paléologues. C'était préparer, pour les deux pays, la défaite.

D'ailleurs après Douschan, sous son frère Syméon Ourosch, tout s'écroule. Pour un empereur, il faudrait un empire; or, il est difficile d'en constituer un avec deux provinces, si importantes qu'elles soient. Notez que le nouvel empereur des Romains et des Serbes (même sans compter les Alba-

nais) n'est pas plus le maître à Belgrade, qu'il ne l'est à Constantinople. A Belgrade, vainement il a tenté de supplanter son neveu, le fils et le successeur légitime de Douschan, et par là il est devenu un vivant exemple des divisions qui partageaient, en Serbie, jusqu'à la famille régnante. Ce sont des chefs particuliers qui, par leur influence personnelle, y rassemblent des armées capables, non de vaincre, mais de soutenir, avec un rare héroïsme, une lutte malheureuse, comme le Knès Lazare à Kossovo.

Quant à Syméon, il ne paraît pas avoir été jamais en mesure d'opposer aucune force à la marche des Turcs. Sa politique finale est de s'isoler en Thessalie et de s'y créer, entre Grecs et Serbes, une certaine popularité, par la tranquillité relative et par l'indépendance qu'il assurait aux habitants. Il s'y trouve associé de près à l'étrange et pittoresque folie monastique qui se développe en pleine décomposition de l'empire byzantin; c'est son fils, le roi-moine Joasaph, qui tient le premier rôle au milieu de ces communautés de stylites dont le voyageur moderne cherche curieusement la trace sur leurs inaccessibles rochers.

De toute manière, les conclusions qui ressortent de nos documents ne doivent diminuer en rien l'admiration que méritent les Serbes par leurs qualités d'intelligence et de courage. Comment leur reprocher trop sévèrement leurs divisions, quand le même spectacle de désunion s'offre partout autour d'eux, à Byzance, comme chez les Latins, et quand les grandes nations européennes, constituées dès cette époque, n'aboutissent, par leurs incurables rivalités, qu'à laisser aux mains des Turcs la clef de l'Europe Orientale?

## TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS.....	1
I. Départ d'Athènes.....	5
II. Comment on n'entre pas en Turquie.....	10
III. Premier séjour à Larissa.....	14
IV. A Tournavo.....	23
V. A Damasi.....	35
VI. Une pointe en Perrhébie.....	42
VII. La journée des légendes.....	52
VIII. Retour vers Larissa.....	61
IX. Second séjour à Larissa.....	68
X. Villages du Kambos.....	73
XI. A Trikkala.....	80
XII. Au couvent de Dousko.....	86
XIII. Porta-Panaghia et le Défilé de Portæs.....	101
XIV. Les sommets du Pinde.....	112
XV. A Kalabaka.....	121
XVI. Au couvent de Saint-Étienne.....	130
XVII. Au couvent de Varlaam.....	137
XVIII. Au couvent du Météore.....	145
XIX. Le village de Kastraki et son kastro.....	162
XX. Dernière étape.....	168
XXI. Documents du couvent de Leukosada.....	173
XXII. Documents du couvent de Zavlantia.....	184

 **SISMANOGLIO**  
**MEGARON**





OGILIO

